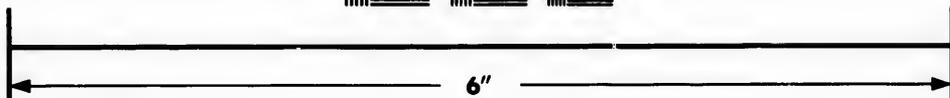
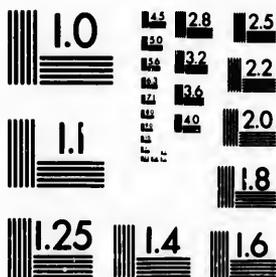


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

24
28
32
36
40
44
48
52
56
60
64
68
72
76
80
84
88
92
96
100

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manqué
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The to th

The pos of th film

Orig begi the li sion othe first sion or ill

The shall TINU whic

Map diffe entir begi right requ meth

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

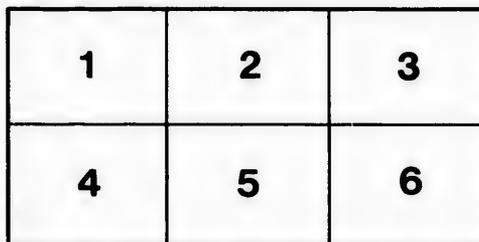
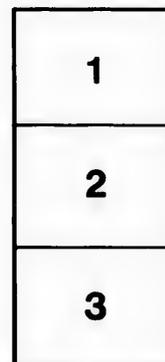
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re
détails
es du
modifier
er une
l'image

es

errata
l to
t
e pelure,
on à



XIX C



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

115026 138102
V.O. Reserve

829

HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE.
TROISIEME PARTIE.



HISTOIRE

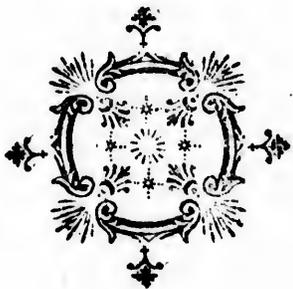
D'ÉMILIE MONTAGUE,

PAR M. BROOKE;

Imitée de l'Anglois, par Monsieur

FREN AIS.

TROISIEME PARTIE.



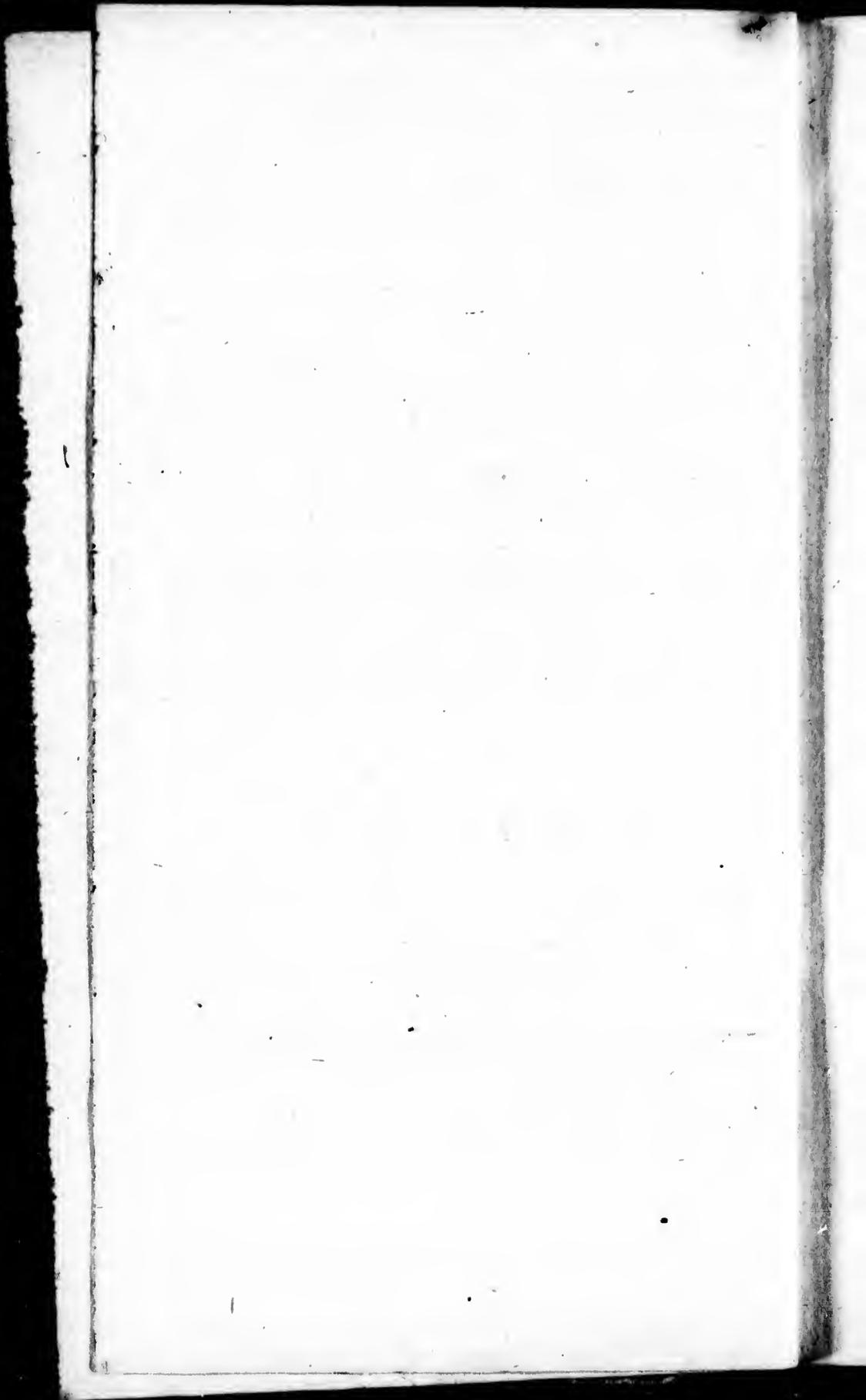
A P A R I S,

Chez GAUGUERY, Libraire, rue
des Mathurins, au Roi de
Danemarck.



M. D C C. L X X.

Avec Approbation & Privil. du Roi.





HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE.



LETTRE LXXXIII.

*Miss Bell Fermor à Miss Lucie
Rivers.*

A Québec, ce 5 Mars.

ENCORE une absence de
votre frere, & fans qu'on
sache où il est allé ! Cela
est cruel. Je vous assure
que nous en sommes très-piquées.
Il ne nous a pas même fait pressen-
tir qu'il partiroit.

Tome III.

A

Je n'en reviens pas. Voici une nouvelle qui m'atterre. Votre frere a passé quelques jours pendant l'automne chez une certaine Madame Desfroches , qui demeure dans je ne sçais quelle forêt , & il est allé , dit-on , se marier avec elle. Si cela est , j'abandonne tous les hommes pour jamais. Cette femme est riche , aimable , & on lui donne de l'esprit : mais cela peut-il l'excuser ?... N'est-ce pas de sa part une cruauté excessive de s'être engagé toutes les affections d'une jeune personne par les attentions assidues qu'il a eues pour elle ? A quel homme est-il donc possible de se fier ? Il est vrai qu'il ne lui a jamais dit qu'il l'aimât : mais un homme d'honneur craint même de mentir des yeux , & les siens lui ont tenu mille fois un discours qui n'étoit pas équivoque.

D'EMILIE MONTAGUE. 3

Je ne puis vous exprimer à quel degré elle a paru confuse, quand on lui a dit qu'il étoit allé chez Madame Desroches .. mais lorsqu'on lui a fait entendre quel étoit l'objet de son voyage... je ne puis vous rendre les sensations qu'elle a éprouvées. J'ai été obligée de la faire sortir de la chambre ; le secret de son ame auroit éclaté devant tout le monde. J'ai eu peur qu'elle ne s'évanouît.

A 8 heures , ce soir.

J'ai renvoyé tous ceux qui étoient ici, & j'ai pris le thé avec Emilie dans son appartement. A peine m'a-t-elle parlé... Elle me fait souffrir infiniment. Ah ! si vous voyiez sa pâleur, son air abbattu ! Elle voudroit retenir ses larmes, mais elles mouillent à chaque instant ses beaux yeux... Et c'est Rivers qui agit avec cette indignité ? Lui ?.. Ne s'est-il donc pas apperçu de sa tendresse ? Elle étoit trop visible.

9 Mars, à 10 heures.

Il ne donne toujours point de ses nouvelles. On a sçu par quelques Canadiens, qui sont venus ce matin, qu'il étoit chez Madame Desroches... Je n'ai osé m'informer s'ils avoient dit quelque chose de plus... Le bruit de son mariage, cependant, se fortifie... malgré cela je n'y ajoute pas une confiance qui puisse ne me point laisser de doutes... Il auroit pû, pour tant, nous dire où il alloit.

A minuit.

Je quitte son appartement. Je ne sçais quelle idée le hazard m'a suggéré; mais Emilie, à cette occasion, a, enfin, eu le courage de me parler sur ce sujet intéressant. » Si ce bruit se vérifie, dit-elle, je

D'EMILIE MONTAGUE. 5
» suis condamnée au malheur. Je
» n'ai, cependant, pas le droit de
» me plaindre du Colonel. Il ne m'a
» jamais fait connoître qu'il eût
» pour moi d'affection plus tendre
» que celle de l'amitié; & si ma
» vanité, mon amour-propre, ma
» tendresse m'ont trompée, ce n'est
» que moi seule que je dois blâ-
» mer.»

Elle a ajouté que si Madame Desroches pouvoit le rendre heureux, elle souhaitoit qu'il l'épousât. Mais une larme a semblé contrarier en ce moment la générosité de ce sentiment.

Je vous l'avouerai, ma chere, & vous me le pardonnerez, sans doute. Mon estime pour votre frere est sensiblement diminuée. Je crains qu'il n'y ait que trop de vérité dans ce mariage : c'est là ce que Madame Melmoth vouloit dire lorsqu'elle

marquoit qu'il avoit un autre attachement.

Je l'ai dit, & je persévère dans ma résolution. Je commence à détester tous les hommes. Fitzgerald lui-même ne tient à rien. Si votre frere est coupable, je le congédie sur le champ, point de quartier.

Il faut que Madame Melmoth connoisse mieux les hommes que nous autres folles de filles. Elle disoit qu'il ne s'attachoit uniquement à Emilie que par vanité. Je vois qu'elle disoit vrai. Sa conduite est odieuse, cruelle ! Un homme qui, par orgueil, ou pour occuper son oisiveté paroît s'attacher sans l'être, & séduit, par cette feinte indigne, le cœur d'une fille de mérite, & même de quelque femme que ce soit, est aussi coupable à mes yeux que celui qui fait usage d'une séduction plus criminelle.

D'EMILIE MONTAGUE. 7

Quel droit avoit-il d'ouvrir dans le sein de la plus aimable des femmes une source de peines & de chagrins? Il eût été le Monarque de l'Univers qu'elle le méritoit. Je peux ajouter qu'elle a sacrifié son aifance & même sa fortune à la tendresse qu'elle a eue pour lui.

Je vous écris avec feu à ce sujet; mais le puis-je faire autrement? Je craindrois, pourtant, que cela ne vous fît de la peine. Je ne vous assurerai plus que de la tendre amitié de votre amie

B. FERMOR.





LETTRE LXXXIV.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Québec , ce 4 Mars.

JE vous parois , sans doute , un homme bien singulier , ma chere Lucie... Je n'ai pû encore me résoudre à me déclarer à Emilie quoique j'y sois déterminé. Je veux encore différer cet aveu jusqu'au retour d'un voyage que je vais faire. Il y a sur le derriere des terres de Madame Desroches des cantons de terrain qui ne sont point encore distribués , & j'ai envie de les aller voir. Ils sont sur le bord d'une belle riviere qui

D'EMILIE MONTAGUE. 9
tombe dans le fleuve, & l'on m'a
dit qu'on pouvoit les cultiver à
moins de frais que ceux que j'ai
demandés au-dessus du Lac Cham-
plain. Je pourrois , peut-être , les
préférer, quoique le climat ne soit
pas si beau. J'achetero , en même
temps , les terres de Madame Des-
roches. La communication que cela
me nneroit avec le fleuve triple-
roit mon revenu.

Et puis-je trop desirer de le voir
augmenter ? Voudrois-je rendre
Emilie malheureuse en la rédui-
sant à un état qui seroit au-dessous
de celui dont elle jouit aujourd'hui ?
Je réussirai , peut-être , par le plan
que je me forme à lui procurer
l'aifance que je souhaiterois qu'elle
eût. Je tâcherai alors à faire tour-
ner son amitié dans une affection
plus tendre & plus vive. Si elle

m'aime, elle ne regardera point le Canada comme un lieu d'exil ; j'en juge par moi-même. Mais si son cœur, à mon égard, n'est pas susceptible d'un autre sentiment que de celui de l'amitié, je ne balancerai pas sur l'autre parti qui me reste à prendre. Je retournerai aussitôt en Angleterre, & nous nous retirerons, ma mere, vous & moi, à la campagne... Souvenez-vous des soins que vous m'avez offert d'y prendre ..

Mais pourquoi n'amenez-vous pas votre Emilie avec vous ? Je suis bien sûre, chere Lucie, que vous me faites en vous même cette question... Je suis presque honteux de vous parler, à ce sujet, sans déguisement. Mais telle est la foiblesse humaine. Les préjugés que nous méprisons le plus, sont ceux qui

D'EMILIE MONTAGUE. II
nous tyrannisent avec le plus de violence. Emilie a refusé une fortune brillante, & je ne peux pas soutenir l'idée qu'elle n'auroit pas un équipage convenable à sa naissance, ou, au moins, à la maniere dont elle a toujours vécu en Angleterre...

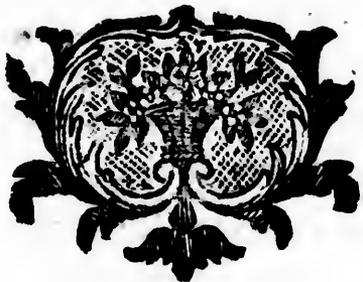
C'est, sans doute, là une folie; un orgueil méprisable... Je le sçais: mais c'est une folie, c'est un orgueil que je ne puis vaincre.

Quelquefois, cependant, mon esprit s'éleve au-dessus de ce préjugé: mais ce n'est que pour quelques momens. Il revient presque aussitôt me tourmenter.

Voyons. Supposons que je reste ici. Ne viendriez-vous donc pas nous y joindre?... Dites à ma mere que je lui ferai élever un superbe Palais rustique... Je vous érigerai à chacune une Principauté. Mais je vous

parlerai de tout cela plus clairement dans ma premiere lettre. On pourroit pénétrer mes vues ici , & je partirai secrettement. J'ai même envie de n'en rien dire à Sillery... Bell me feroit cent questions & je ne pourrois me défendre d'être indiscret. Je partirai ce soir.

RIVERS.





LETTRE LXXXV.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Kamaraskas , ce 12 Mars.

ME voilà , ma Lucie , dans un embarras qui m'inquiete. Madame Desroches a une affaire dans laquelle je me suis empressé de lui être utile. Mon zèle dans cette occasion , cette visite que je lui fais , & cette douceur , cette attention naturelle que j'ai pour le beau sexe.. Le croiriez-vous ? Il n'en a pas fallu davantage à cette charmante veuve pour s'imaginer que je l'aimois , & hier au soir , avec une franchise que j'admire , & avec toute la déli-

catelle qu'on peut y réunir ; elle m'a avoué que je ne lui étois pas indifférent.

Jugez de ma surprise. Une réflexion est heureusement venue à mon secours. Les femmes détestent un homme indifférent parce qu'il brave leur empire : mais elles sont indulgentes pour un homme qui aime ; leur vanité, quelque délicate qu'elle soit, ne peut s'offenser d'une inclination déjà formée, & j'avouai à Madame Desroches ma passion pour Emilie.

Mais je crus, pendant un moment, que je m'étois trompé. Je lui avois fait entrevoir que je n'aurois pû échapper à ses attraits si j'avois été libre... J'avois mis dans ma confiance tout l'adoucissement que la politesse & l'amitié avoient pû me suggérer. Elle parut offen-

D'EMILIE MONTAGUE. 15
fée. Elle ne tarda , cependant , pas
à reprendre ses esprits... » Je suis
» extrêmement flattée , dit - elle ,
» de la preuve que vous me don-
» nez de votre confiance & de vo-
» tre estime. Je vous crois , de mon
» côté , un homme qui , loin de
» concevoir quelque idée défavo-
» rable d'une femme qui vous a
» avoué avec franchise qu'elle vous
» aimoit , n'en aurez , au contrai-
» re , pour elle que plus de res-
» pect. J'ai toujours oui dire qu'il
» n'y avoit point d'amour plus ten-
» dre que celui qui venoit de l'a-
» mitié : je suis persuadée aussi qu'il
» n'y a point d'amitié plus tendre
» que celle qui naît de l'amour.
» Je vous offre , Monsieur , cette
» tendre & vive amitié. Je serai
» heureuse si je peux à l'avenir par-
» tager la vôtre.

Je ne puis vous donner d'idée, chere Lucie, de ce que cet aveu a produit sur mon ame. Je sens pour Madame Desroches une affection que je ne puis définir. Ce n'est pas de l'amour. J'adore, j'idolâtre Emilie... mais ce n'est pas aussi de l'amitié. Ce sentiment a quelque chose de plus doux & de plus agréable que l'amitié la plus vive & la plus tendre.

Vous ne pouvez vous figurer le plaisir que je trouve à la voir, sa conversation est charmante. Son esprit y jette des agrémens infinis, son cœur sensible y répand un mélange de douceur & de vivacité qui touche... Ah! elle sera aimée d'Emilie. Je veux leur faire faire connoissance. Elle se promet de venir à Québec au mois de Mai. J'aurai, du moins, une occasion

de reconnoître toutes ses attentions.

J'ai vû les terres. Elles me plaisent; & si Emilie veut faire mon bonheur, voilà mon séjour éternel décidé. J'espere. Puissent mes vœux n'être pas déçus à mon retour !... Je vais encore rester ici quelques jours... Le voisinage de Madame Desfroches est une raison de plus pour me déterminer à préférer ce canton au Lac Champlain. Je me garderai bien de lui proposer d'acheter ses Habitations.... Emilie trouvera en elle une amie digne de son attachement, & une compagne vive & enjouée.

J'ai trouvé la situation la plus heureuse du monde, pour faire construire une Maison à ma mère, ou plutôt à nous tous... mais n'est-ce pas trop me flatter que

18 HISTOIRE
d'imaginer simplement que vous
pourriez venir ici toutes deux ?

RIVERS.



C

M

P

to

Je

ria

mo

foi

co

fai

vo

M

au

las

dr

est

du



LETTRE LXXXVI.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

A Sillery, ce 13 Mars.

POint d'autres nouvelles. Il est toujours chez Madame Desroches. Je ne sçais ce qui en est de son mariage : mais vous n'en avouerez pas moins, sans doute, que, quelles que soient les choses, les apparences sont contre lui ; il est dans son tort. Que fait-il là s'il ne se marie pas ? Je ne vous dis pas tout ce que j'en pense... Mais si c'étoit à moi qu'il fit un tour aussi cruel ! La pauvre Emilie ! Hélas ! elle l'excuse. J'ai beau lui peindre en noir toute sa perfidie, elle est toujours prête à justifier sa conduite. » Mon amour pour lui, dit-

» elle, est-il donc un lien qui puisse
» l'obliger, en honneur, de s'atta-
» cher à moi, sur-tout quand il igno-
» re la préférence que je lui donne?
» Ce n'est qu'à ma foiblesse, qui m'a
» fait croire que son amour éga-
» loit le mien, que je dois m'en
» prendre «.

Voilà ces discours. J'enrage! que vouloit-elle donc de plus pour la convaincre qu'il ressentoit pour elle la passion la plus vive? Falloit-il qu'il lui débitât quelque beau passage de Clélie ou de Pharamond! Cela me dépite.

Elle parle déjà de repasser en Angleterre, aussi-tôt que le fleuve sera dégagé des glaces. C'est effectivement la seule chose qu'elle puisse faire. Je vous assure que je suis bien fâchée qu'elle n'ait pas épousé le Chevalier; elle auroit goûté avec lui, quoi qu'on en dise, toutes les

douceurs du mariage... L'amour, à la vérité, en auroit été exclus. Mais les hommes y en apportent-ils ? Connoissent-ils seulement ses sensations ? Beaux discoureurs, & voilà tout. L'intérêt, la vanité, sont les seules passions qui regnent réellement dans leur ame. Je les déteste.

B. FERMOR.





LETTRE LXXXVII.

*Sir Guillaume Fermor , au Comte
de*

A Sillery , ce 13 Mars 1766.

J'ai, ordinairement, peu de confiance dans mon opinion, Milord, quand elle diffère de la vôtre : mais il n'en est pas de même cette fois-ci. Je suis sûr que la raison est de mon côté, dans le cas dont il s'agit. Vous auriez tort de vous retirer. Quand on a été aussi long-tems que vous l'avez été, un des plus brillant ornement de la société, il ne faut point la quitter. Les désagrémens de l'âge n'ont point du tout de rapport à vous. L'attestation d'un extrait baptistaire seroit rejetée par tous ceux qui vous connoissent. Et pourquoi

faut-il qu'un homme se retire du monde, quand il peut contribuer à ses plaisirs? L'esprit, la vivacité, la politesse, la bonté de cœur, perpétuent la jeunesse. Il n'y a que la stupidité, l'humeur bourrue, la dureté de l'ame qui, selon moi, avancent l'âge. Je n'ai pas la millieme partie des heureuses qualités qui vous distinguent : mais je suis plus jeune que la moitié des jeunes gens qui m'entourent; j'ai le cœur bon, il est sans remords, & j'ai toujours le desir de plaire.

Ma fille est trop honorée de votre souvenir : elle est toujours fille. Il y a ici un jeune militaire, qui lui paroît fort attaché, & je crois qu'elle ne le lui est pas moins. Je serois fort aise que leur goût l'un pour l'autre s'affermît. Je connois, cependant, trop bien la liberté de l'esprit des femmes (& le sien en a, peut-être,

plus que toutes les autres) pour lui laisser entrevoir que j'approuve son choix... Je ne sçais pas même s'il ne seroit pas bon que je fisse, au contraire, semblant de le désapprouver. Ce seroit le plus sûr moyen d'assurer son consentement. Les filles sont des êtres singuliers qui se font, pour l'ordinaire, un plaisir d'être en contradiction avec leur parens.

J'ai, sur-tout, depuis quelque tems, une preuve de cette vérité. J'avois fort à cœur le mariage d'une jeune Demoiselle, qui est fille d'un de mes amis particuliers, & je crois qu'elle n'a pas peu contribué à lui faire rompre les engagements qu'elle avoit pris. J'en suis très-fâché. La jeune personne est extrêmement aimable, & riche en bonne qualités. Elle épousoit un fort bel homme, dont la fortune est considérable, & qui rachetoit par-là, du moins aux yeux

yeux de ceux qui connoissent le monde, ce qui lui manquoit en perfection.

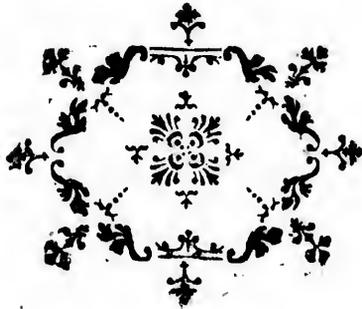
Ce n'est qu'au bout de deux ans que ce changement s'est opéré. On s'est figuré qu'il n'y avoit point de bonheur dans le mariage, sans être éperduement amoureuse; & ma fille qui, apparemment, aime la romanesque, n'a pas manqué de la fortifier dans cette idée. On soupçonne aussi que l'apparition d'un autre objet n'a pas peu contribué à cette résolution. En vérité, Milord, je croirois qu'il faudroit ôter l'usage de la vue à tout le sexe féminin.

Excusez-moi, cependant, de ce que je vous entretiens si long-tems d'un sujet qui me touche, à la vérité, mais qui ne vous intéresse point. Je me fie, en cette occasion, à votre philosophie. Elle vous a sûrement dit qu'on est toujours plus porté à

parler des sensations de son propre cœur, & à céder à la passion du moment, qu'à entretenir ses amis de choses agréables, qui puissent les amuser. J'éviterai cette faute dans ma première lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G. FERMOR.





LETTRE LXXXVIII.

*Miss Bell Fermor à Miss Lucie
Rivers*

A Sillery, ce 16 Mars, Lundi.

IL est enfin de retour. Il vint ici hier après dîner. Emilie est divine. Je suis enchantée de sa conduite. Il entra avec cet air d'impatience qui lui est ordinaire... Mais la réception fut accompagnée d'un ton si froid de dignité & d'indifférence, qu'il en fut tout déconcerté. Sa vanité reçut une blessure au vif, à laquelle il n'étoit sûrement pas préparé.

Je crois que je ne me serois pas si bien tirée d'une pareille affaire. J'aurois badiné, j'aurois piqué l'homme.

me... Elle a mieux fait. Je ne desirer plus qu'une chose ; c'est qu'elle ait assez de fermeté pour continuer à jouer le même rôle ; car , au fond ; tout ce grand air de dédain n'est qu'un jeu ; & , ce qui me fâche , c'est que ces maudits hommes n'en sont pas la dupe... Je crois pourtant , qu'il n'a pas la même trempe de fausseté que les autres... Il pourroit avoir des craintes.

Il ne resta que fort peu de tems avec nous , & il n'a point encore paru ce matin... Il boude apparemment. Hé bien ! hé bien ! qu'il boude. J'espère que nous bouderons plus long-tems que lui.

A 4 heures.

Il est venu dîner. La dignité n'a rien perdu de sa gravité pendant tout le repas. On a demandé un moment de conversation ; refus. Il est

vrai qu'on l'a fait d'un ton timide, qui m'a fait craindre qu'on n'allât capituler : on a heureusement persisté ; & il est parti d'un air triste & rêveur... Mais je crains que cela n'ait fait quelques sensations un peu trop vives... La beauté s'est retirée aussi-tôt dans son appartement, en feignant une indisposition... Il faut qu'elle soit folle.

A 5 heures.

Nous n'y tenons plus... Je viens de monter chez elle. Je l'ai trouvée en pleurs à la fenêtre, & suivant des yeux, dans le lointain, le traîneau du cher homme. Elle m'a jetté un regard !.. Enfin, ç'en est fait. La femme, tout-à-la-fois, amoureuse, foible, lâche, folle, a pris le dessus. Son amour n'est devenu que plus violent par la contrainte d'un moment. Elle ne peut plus soutenir son

rôle. Son ressentiment ne cachoit qu'une tendresse plus vive & plus impétueuse. . . Et c'est ainsi que sont faites les femmes? Je suis fâchée qu'il n'y ait que moi seule dans le monde qui aie de la prudence.

A dix heures passées.

J'ai retourné la voir Elle m'a paru plus tranquile. Je l'ai louée de son courage. Elle l'a défavoué Elle s'est mise en colere contre elle-même, & de mauvaise humeur contre moi. Elle a agi, selon elle, d'une façon indigne de son caractère. Elle s'accuse de caprice, d'astuce, de cruauté. Elle auroit, dit-elle, dû le voir, & si ce n'étoit pas seule, du moins, avec moi. Rien n'est plus naturel que la surprise qu'une réception aussi peu convenable à la véritable amitié, lui a causée, & il a eu raison d'en demander une explication.

D'EMILIE MONTAGUE. 37

Son Rivers n'étoit pas capable d'en agir autrement qu'il ne convenoit au meilleur & au plus tendre ami ; elle auroit dû éviter de prêter l'oreille au moindre murmure contre son honneur. Enfin, c'est sur moi que tout est retombé. » Vous avez eu, dit-elle, bonne intention ; mais vous n'en avez pas moins détruit tout le bonheur de ma vie, en me privant de l'amitié de Rivers, & en me la faisant perdre par la conduite hautaine que vous m'avez inspirée «.

Que dites-vous donc de cela, Lucie?.. Et je me mêlerai une autre fois des affaires de pareilles gens! .. Je me souviendrai de la leçon.

Elle étoit mille fois plus fâchée contre lui que moi.. & c'est elle qui se plaint. Prenez-donc feu pour l'intérêt de vos amis ! voilà ce qu'on y gagne.

BELL FERMOR.

Fitzgérald est heureux que pareille aventure ne lui soit pas arrivée. S'il avoit ainsi passé dix jours tête-à-tête, dans le milieu des bois, avec une veuve, jeune, charmante, riche & Françoise; car la nation y fait --. O ciel! voici mon pere; cachons ma lettre.





LETTRE LXXXIX.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Québec , ce 16 Mars.

JE ne m'attendois pas au désagrément que j'éprouve , & dont j'ignore la cause. A peine ai-je été arrivé , qu'enflammé d'impatience & d'amour , j'ai volé à Sillery pour revoir Emilie. J'en ai été reçu avec une froideur dédaigneuse , qui m'a choqué au-delà de toute expression.

J'y ai retourné aujourd'hui , & j'ai eu le même accueil. Je me suis même apperçu que ma présence la gênoit & lui faisoit de la peine ; ma visite , en conséquence , a été fort courte... Je ne sçai pas si vous ap-

B. V.

prouverez la résolution que j'ai prise. Je me suis décidé à n'y retourner que lorsque le Capitaine Fermor m'y invitera formellement.

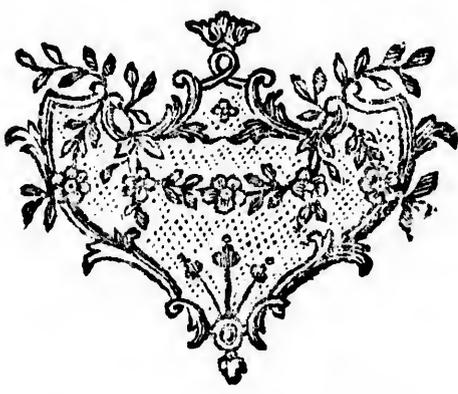
Serois-je donc exposé au chagrin de perdre son affection ? Elle possédoit tout mon cœur, & tout me disoit qu'elle m'aimoit. Est-il possible que le caprice ait trouvé place dans une ame qui réunit toutes les vertus ? -- Je vois ce que c'est ; on m'a mis mal dans son esprit ; elle ne se feroit jamais conduite ainsi d'elle-même avec moi. . . J'attendrai jusqu'à demain matin ; & si je n'ai point de ses nouvelles , je lui écrirai. Je lui demanderai une explication par lettre. Je l'avois priée de m'accorder un moment d'entretien. Elle me l'a refusé.

On m'a engagé dans une partie de promenade. Je ne peux pas aller

D'EMILIE MONTAGUE. 35
à Sillery, & je l'ai acceptée, pour
tâcher de me dissiper.

Adieu.

RIVERS.





L E T T E X C.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

A Sillery, ce Mercredi matin.

O ! la pauvre Emilie ! Elle ne rencontre que des sujets de mortification. Nous sommes sorties en traîneaux, avec mon pere & Fitzgérald ; ce n'étoit que pour un moment, & ce moment funeste nous a offert la vue de votre frere avec Mademoiselle Clairault... Emilie est devenue tremblante, & à peine a-t-elle pu rendre à Rivers le salut qu'il nous a fait... Je n'ai jamais vu de fille aussi éprise d'amour ; elle est extrêmement changée depuis quinze jours. En vérité elle est bien sotte, Ce qu'il

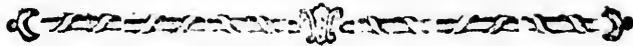
D'ÉMILIE MONTAGUE. 37
y a de beau , c'est qu'on attribue tous
jours tout cela à l'amitié.

A 3 heures.

Voici des nouvelles. C'est une belle
lettre de Madame Melmoth. Je vous
en envoie une copie ; nous ne nous
attendions pas à cela.

BELL FEMOR.





L E T T R E X C I.

*Madame Melmoth, à Miss Emilie
Montague.*

A Montréal, ce 19 Mars.

IL en est encore tems, ma chere Emilie. Vous pouvez réparer la fausse démarche que vous avez faite, & je crois que votre intérêt, bien consulté, vous y déterminera.

Le Chevalier Clayton est sur le point de quitter Montréal. Mon mari, qui connoît la bonté de son cœur, lui a reparlé de vous, & à sa sollicitation, il a consenti que je vous écrivisse. Il vous offre encore une fois sa main. La maniere choquante dont vous l'avez rejetée par vanité &, peut-être, encore plus par amour, ne l'a pas retenu, Il vous

donne quinze jours pour réfléchir sur sa proposition. Vous présumez-bien qu'un second refus seroit absolument sans remede... Il partira aussi-tôt pour l'Angleterre , en prenant la route des Lacs.

Je vous avois , ce semble , assez bien avertie du danger où vous vous exposiez pour que vous y fissiez attention. Il étoit aisé de prévoir ce que vous deviez attendre de l'homme qui vous a excitée à jouer ce rôle imprudent. Vous le voyez vous-même à-présent. C'est à une autre personne qu'il adresse ses vœux. Madame Desroches n'est pas une femme qu'un homme puisse voir impunément , & je sçais par une de ses proches parentes , qu'il y a entre elle & lui des engagements formels. Eh ! pouvoit-il songer à une personne dont la fortune étoit aussi modique que la sienne ? Cette seule

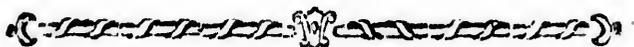
réflexion eut dû vous retenir. Les hommes, ma chere Montague, ne sont pas de ces êtres romanesques à qui l'amour tient lieu de tout. Il y a bien peu de Chevaliers Clayton dans le monde.

Réfléchissez sur tout cela, ma chere, & faites-moi réponse. Vous ne devez voir dans le Chevalier que la passion la plus généreuse & la plus désintéressée.

Je suis, &c.

E. MELMOTH.





LETTRE XCII.

*Miss Emilie Montague , à Madame
Melmoth.*

A Sillery, ce 12 Mars:

JE ne vous fais pas attendre long
temps ma réponse, Madame. Qu'ai-
je autre chose à vous dire que ce
que je vous ai déjà dit? Je suis très-
mortifiée de ce que vous semblez
toujours si peu connoître mon cœur.
Vous supposez toujours à ma rup-
ture avec le Chevalier Clayton un
motif qui n'a jamais été le vrai :
mais, enfin, puisqu'il faut le répé-
ter, soyez donc bien assurée que la
seule cause de mon changement à
son égard, est que je n'avois pas
pour lui cette affection tendre, ce :

goût particulier qui pût assurer son bonheur & le mien. Le Ciel a voulu que je fisse cette découverte assez tôt. J'ai vû, au moment de l'épouser, que les sentimens que j'avois pour lui n'étoient pas si forts que l'amitié qu'un autre n'avoit inspirée. Et n'ai-je donc pas à me louer de ce que la timidité, la décence, ou plutôt le faux-point-d'honneur de tenir des engagements que la complaisance avoit formés, ne m'a point forcée à les remplir? A quel degré ne serois-je pas aujourd'hui la victime de ce qu'on appelle bien-séance & de la crainte de la censure publique! J'ai agi pour mon bonheur & pour le sien. La même raison subsiste encore : elle a même pris de nouvelles forces par la persuasion plus intime que j'ai du mérite de celui que j'ai préféré malgré moi, & mon union avec le Che-

n
u
z
-
s
e
-
r
-
a
a
l
a

D'EMILIE MONTAGUE. 43
valier est plus impossible que jamais.

Que vous dire, Madame, de ce zèle que Monsieur Melmoth & vous-même me témoignez? J'aime mieux vous en remercier l'un & l'autre, que de vous observer qu'il me paroît mal entendu. Je sçais aussi le même gré au Chevalier de ce qu'il a bien voulu souffrir que vous me fîssiez de sa part cette nouvelle proposition. Je ne l'aurois sûrement point faite en sa place. Aussi voit-on bien qu'elle vient plus des persuasions de Monsieur Melmoth & de l'idée qu'il a conçue que je pouvois avoir changé de façon de penser, que de lui-même. Il m'importe, sans doute, fort peu d'en connoître le principe. Ne l'en aïurez pas moins, je vous prie, de mon estime : mais l'amour n'est pas en mon pouvoir.

Les sentimens du Colonel Rivers à mon égard ne m'ont jamais paru aller au-delà de l'amitié. Cela ne me donne point le droit de me plaindre de son mariage & de le désapprouver. Je prends, au contraire, comme son amie, toute la part que je dois à un événement qui, à ce qu'on dit, lui est très-avantageux.

Mais prevenons, je vous prie, Madame, pour l'avenir des importunités aussi pénibles pour moi qu'elles sont peu flatteuses pour le Chevalier. Il ne peut certainement pas desirer d'obtenir ma main sans recevoir mon cœur; & moi, je suis forcée de vous dire que sans espoir, sans aucune idée même d'épouser jamais le Colonel Rivers, je ne ferai, pourtant, jamais unie à un autre.

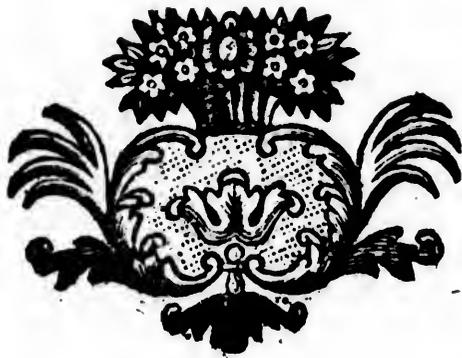
Cela peut vous paroître ex-

traordinaire. Mais dussé-je n. le
jamais revoir, fût-il le mari d'une
autre, la tendresse qu'il m'a inspi-
rée ne cessera jamais. Je préféreraï
toujours le plaisir de l'aimer à tous
les-avantages que la fortune pour-
roit faire briller à mes yeux. C'est
un plaisir bien raffiné, sans doute ;
mais enfin, rien ne peut l'altérer.
Je ne sçais pas même si l'indiffé-
rence de Rivers pourroit y porter
quelque atteinte.

Voilà, Madame, quels sont mes
sentimens. Le temps n'y apportera
sûrement point de changement. Inf-
truisez-en le Chevalier. La démar-
che qu'il vient de faire paroît an-
noncer qu'il est de conséquence
pour son bonheur qu'il en soit in-
formé : je n'ai pas voulu le tenir
plus long temps en suspens. Qu'il
m'oublie. La perspective agréable que

lui offre Madame sa mere , le rendra plus heureux que son mariage avec moi qui n'ai pour tout mérite qu'un cœur sincère.

EMILIE MONTAGUE,





LETTRE XCIII.

*Miss Bell Fermor , à Miss Lucie
Rivers.*

Sillery , ce Jeudi.

MON pere s'est ennuyé de ne point voir Rivers , & il l'a prié en forme de venir dîner aujourd'hui. Il l'a promis. Je suis impatiente de voir cette scène. Je doute fort que la gaieté y règne.

Emilie seroit en ce moment le plus heureux modèle du monde , pour faire une statue de tendre mélancolie.

Sa colere est dissipée ; il n'en reste pas la moindre trace. Une douleur languissante y a succédé : mais c'est la plus belle douleur que j'aie vue , & sur-tout la plus raisonnable : elle

est accablée de chagrin parce qu'elle a offensé son cher vainqueur.

Je vous avoue que ce sont là de ces choses que je ne peux pas soutenir. C'est bien une physionomie telle que celle qu'elle a qu'il faudroit lui montrer ! Oh ! je m'en composerois une qui ne seroit pas si flatteuse. Est-il possible qu'elle fournisse ce triomphe à sa vanité ?

Je voulois qu'elle le traitât avec une fierté dédaigneuse , ou , au moins , avec une indifférence glacée : mais non , elle est douce , tendre , peu s'en faut qu'elle n'ait l'air suppliant. Je rougis de la folie ou plutôt de la stupidité de mon sexe. Que ne puis-je lui inspirer un peu de ma vanité & de mon courage !... C'est une pauvre Colombe apprivoisée ; on ne peut rien faire d'elle.

» Mon

A II heures.

Mon Berger est charmant, mon cœur est à son aise.

Que les femmes sont donc fortes! Il est venu. Il s'est informé, avec un air d'inquiétude, de sa santé, il lui a pris la main, a adouci le ton de sa voix, lui a dit des choses polies avec ses yeux parlans & menteurs, & tout a été oublié dans un moment sans un seul mot d'explication. Je suis outrée. Bon soir.

BELL FERMOR.

Votre frere ici! Ciel! & il me suit jusques dans le Cabinet où je me déshabille! Mais, en vérité, ces hommes modestes sont plus hardis mille fois que les plus effrontés. Voyons ce qu'il va me dire. Il va

Tome III,

C.

me conter son amoureux tourment. L'heure est critique. Sçavez-vous, Lucie, que ce ne seroit pas la première fois qu'elle auroit inspiré l'idée de dérober l'amant à l'amie?

A minuit.

Il est parti. Tout est raccommodé. Il vouloit que je lui expliquasse les raisons de la froide réception qu'on lui avoit faite : mais je connois les devoirs d'une confidente.. J'ai gardé le silence sur ce qu'il me demandoit ; c'eut été trahir le secret de la pauvre infatuée que de l'instruire.

Je lui ai, cependant, fait entrevoir que nous avions été piquées de ce qu'il étoit parti sans nous rien dire & que la jalousie de l'amitié qu'il avoit pour Madame Desroches s'y étoit un peu mêlée.

On ne peut se justifier mieux qu'il

D'EMILIE MONTAGUE. 51
ne l'a fait... Je le crois un peu avan-
tageux ; mais tout bien considéré,
je lui pardonne. Il aime Emilie, &
c'est auprès de moi un grand article
pour n'être pas coupable.

Ce qui me fâche, dans tout ceci,
c'est qu'ils sont tous les deux si peu
favorisés de la fortune que je crains
qu'ils ne puissent jamais être l'un à
l'autre.

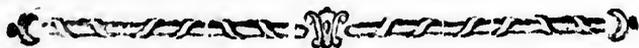
Ils sont heureux, au reste ; ma
colere est passée. Je ne sçais pas si
je n'y étois pas encore plus contre
Emilie que contre lui.. Sa joie dis-
sipe tout mon ressentiment. Ses yeux
pétillent de plaisir. Quelle différence
de sa physionomie de ce matin à
celle de ce soir ! O ! que l'amour a
de talens ! Je conseille à toutes les
femmes de le consulter. Il embellit
la beauté même. Tous les Comesti-
ques du monde ont moins de puis-
sance.

Votre frere a des yeux !... Mais Dieu soit loué, Lucie ! Ils ne se sont jamais tournés sur moi... Que sçais-je ? En vérité , je crois que Fitzgérald n'y auroit pas trouvé son compte.

Adieu. Il est temps que je me couche.

BELL FERMOR.





LETTRE XCIV.

*Le Colonel Rivers , à sa Sœur
Lucie.*

A Québec, le 20 Mars.

AH! je ne soutiendrai plus, chere Lucie, que le malheur est accablant : c'est une thèse extravagante. Cette froideur d'Emilie qui me paroissoit si funeste, est devenue la source de ma félicité : c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux.

Je ne puis pas assurer qu'elle étoit l'effet de la jalousie... mais c'étoit sûrement le fruit de quelque délicatesse d'affection qui y avoit beaucoup de ressemblance.

Elle ne fut jamais si aimable qu'hier. Elle ne développa jamais tant de charmes. Son visage, lors-

que je me présentai à elle, exprimoit une langueur si tendre, une douceur si touchante... Non, il n'est pas possible de concevoir la vivacité de mes sensations... Mes yeux lui exprimèrent dans l'instant tout ce qui se passoit en mon âme... Les siens me dirent qu'elle comprenoit leur langage. J'y vis éclore le plaisir. Nous étions proche une fenêtre, un peu éloignés de la compagnie... Je lui dis combien j'étois fâché de l'avoir offensée sans le sçavoir... Elle rougit, baissa les yeux... Ils s'éleverent & rencontrèrent les miens... Elle soupira... Je lui pris la main. Elle la retira, mais sans colere, & un sourire, tel que celui de l'Hébé du Poëte, me dit qu'on me pardonnoit.

Je ne puis vous exprimer tout ce qui se passoit en moi. Quelle violence ne fus-je pas obligé de me

faire pour retenir mes transports !
Ah ! je ne connoissois pas encore l'a-
mour. Tout ce que j'avois senti
pour elle jusqu'à ce moment pas-
sionné n'étoit que froideur.

Ma vie m'est moins chere mille
fois. Il n'y auroit point de plus mal-
heureuse existence que la mienne si
je ne la possédois pas.

J'ai tenté d'engager Miss Fermor
à m'expliquer la cause de la récep-
tion glacée qu'on m'avoit faite...
mais elle n'a jamais voulu céder à
mes instances. La seule chose qu'elle
m'ait dite est que la haine n'y avoit
point de part... Ah ! j'en suis sûr.

J'y retournerai après-dîner. Le
temps que je ne passe point avec
elle me paroît perdu.

Si je pouvois trouver quelque mo-
ment favorable pour lui dire que
tout mon bonheur dépend de sa
tendresse !

Il s'en trouvera, sans doute. Mais hélas ! oserois-je risquer de lui parler ?.. Si sa douceur m'avoit inspiré un espoir trompeur !.. Ah ! je sens que je suis vraiment épris du plus tendre amour : ma timidité me le garantit.

Mais je ne veux pas m'appliquer à me rendre malheureux...

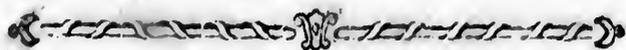
Je vais la voir... Mon sort sera sûrement décidé avant que vous receviez ma lettre..

Je ne vous écrirais plus s'il ne répondoit pas à mes vœux. Je vous porterois moi-même cette funeste nouvelle.

Adieu, Lucie.

RIVERS.





LETTRE XCV.

*Miss-Bell Fermor, à Miss Lucie
Rivers.*

A Sillery, ce 20 Mars.

Fitzgerald a eu des attentions extraordinaires pour Emilié pendant tout le temps de son chagrin. Il ne la quittoit pas plus que s'il eût été son Sigisbée *en titre d'office*. Je l'ai laissé faire sans lui rien dire, mais aujourd'hui tout cela s'est rassemblé; grande querelle! Je lui ai demandé s'il croyoit que je ne me fusse pas apperçue des égards qu'il avoit eus pour une autre. Il a pris cela au sérieux, & le nigaud a commencé à se justifier de la meilleure foi du monde... Il a rejeté sur la situation

inquiétante d'Emilie les soins qu'il lui avoit rendus. Sa harangue duroit depuis dix minutes... J'ai éclaté de rire, il m'a baisé la main & s'est mis à me dire les choses les plus agréables... Mais j'ai apperçu Rivers sur la pente de la montagne, & l'ai laissé au milieu de son discours pour aller au-devant de lui...

A midi.

Voilà du nouveau. Fitzgerald à son tour se fâche des attentions que j'ai pour Rivers, & il paroît se fâcher tout de bon. A merveille!.. Il ne sçait pas apparemment le plaisir qu'il y a à tourmenter un homme dont on est véritablement aimée, sur-tout quand il en vaut la peine. Hé-bien! hé-bien! il va l'apprendre. Il gagneroit sûrement davantage à ne pas bouder avec moi. Je crois sçavoir de très-bonne part qu'il aura

D'EMILIE MONTAGUE. 59
là petite honte de s'en ennuyer le
premier.

A 8 heures du soir.

Je me suis divertie on ne peut
mieux toute cette journée. Il y avoit
ici une petite femme Françoisse qui
fait le supplice d'un pauvre Officier
de l'Ordre de Saint-Louis, & Fitz-
gérald, qui la déteste, a cru que les
attentions qu'il auroit pour elle m'en
piqueroient davantage... Cela m'a
fourni la plus heureuse occasion du
monde de développer tous mes airs,
& je l'ai renvoyé chez lui en hu-
meur de se pendre. J'ai prié votre
frere & un jeune homme, avec qui
j'ai beaucoup badiné, de passer la
soirée ici... Fitz a dit qu'il resteroit
aussi. Oh! pour cela, Monsieur, il
n'y a pas moyen. Vous ne pouvez
vous dispenser de reconduire Ma-
dame D... à Québec... Il m'a jetté
un regard de dépit qui m'a ravie.

C.vj.

jusqu'à l'âme, & il a pris, sans rien dire, la main de la Dame & l'a conduite à son traîneau...

Je lui apprendrai à faire le papillon! Il a tout le temps de poursuivre sa conquête; le mari de la Dame est à Montréal.

On m'appelle pour aller bâiller au whist.

Adieu.

B. FERMOR.





LETTRE XCVI.

Sir John Temple au Colonel Rivers.

A Londres, ce 3 Janvier.

A - Peine ai-je un moment, mon cher Edouard : mais c'est bien le moins que j'en sacrifie quelques-uns à t'apprendre que, sans t'en demander la permission, & malgré tes beaux conseils, ta charmante sœur a consenti ce matin à me rendre le plus heureux des hommes. Je posséderai demain à pareille heure la plus aimable personne de son sexe. Ton Emilie, avec tout ce qu'elle a de bon & d'excellent, car je sçais à-présent tes secrets, est obligée de lui céder.

Tu dois regarder cette lettre com-

me la preuve d'amitié la plus forte que je puisse te donner. Il faut que je t'aime aussi vivement pour me souvenir, en ce moment, que tu existes : mais tu n'en es, peut-être, redevable qu'au bonheur d'être le frere de l'aimable Lucie. Elle a sçu faire, en un mois de temps, plus d'effet sur moi que tes sermons de sept ans n'en auroient produit.

J. TEMPLE.





LETTRE XCVII.

Madame Temple au Colonel Rivers

Vous m'avez avertie avec bien des précautions, mon cher frere, de me défier de M. Temple. Il falloit, sur-tout, que je me gardasse bien de l'aimer. Vous voyez à quoi cela a servi. Je n'aurois, peut-être, jamais pensé à lui sans vos avis : mais, avec toute votre étude, vous ne connoissez encore que fort mal le sexe féminin.

Vous croyez donc de bonne foi que ces hommes formidables, qu'on ne peut voir sans danger, nous font peur ? l'idée qu'on nous en donne excite notre curiosité. Nous con-

templons d'abord l'homme redoutable dans le lointain ; nous ne lui trouvons rien d'effrayant. C'est, peut-être, à cause de la distance... Il approche : le cœur est transi de crainte... mais il est doux, attentif, insinuant, respectueux. O ! surprise ! Le portrait qu'on nous en avoit fait n'étoit qu'un portrait infidèle... Il nous flatte... Le cœur bat encore... mais c'est du plaisir de le voir & de l'entendre.

Ainsi, mon cher frere, quand vous voudrez protéger un homme auprès de quelque femme, peignez-le lui tel que vous m'avez peint Monsieur Temple.. Chargez encore davantage le tableau & vous ne ferez que plus sûr du succès. L'opinion qu'on nous donne que la résistance seroit inutile

D'EMILIE MONTAGUE. 65
nous décourage, & dans notre désespoir nous mettons aussi-tôt de côté toutes nos armes défensives.

Je ne m'imagine pourtant pas que ce soit là ce qui ait favorisé Monsieur Temple... Mais je me soucie fort peu d'en rechercher les causes; je l'aime & je m'en tiens à l'effet.

Et que deviennent, je vous prie, cette sagesse, cette prudence dont vous faites tant de parade? votre pénétration échoue dans l'étude continuelle que vous faites des deux sexes... Soyez sûre que nous vous connoissons mieux que vous ne nous connoissez.... Monsieur Temple sera plus apprivoisé dans huit jours, il sera plus docile à mes volontés que vous ne l'êtes à celles de votre Emilie...

Je crains, cependant, je vous

l'avoue, que vous ne vous mettiez sérieusement en colère de ce que je n'ai pas, pour justifier votre opinion, dédaigné un aimable homme & le beau carrosse à six chevaux qu'il me donne. On n'aime pas à se voir humilier... Mais calmez-vous... Je trouvois qu'il faisoit tous les jours plus de progrès dans mon cœur... Je réfléchissois en même temps combien il étoit dangereux, & j'ai pensé que le moyen le plus sûr de vous empêcher de me gronder étoit de me marier. Cela tranche toutes les difficultés... J'aime ce qui abrège & termine les choses... Si j'eusse été en place d'Alexandre, j'aurois comme lui, coupé le nœud Gordien.

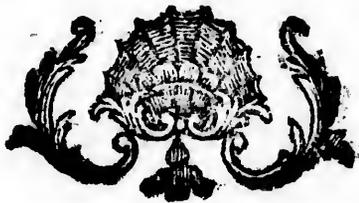
Et puis vous ne sçavez pas que Monsieur Temple avoit maman pour lui? Ce n'est que pour lui obéir que

je
ob
ve
M
m
ga
al
n
fi

D'EMILIE MONTAGUE. 67
je l'ai pris. Vous sçavez qu'il faut
obéir à sa mere. Il s'est conduit en-
vers elle d'une maniere admirable...
Mais il vous expliquera cela lui-
même. Elle s'est expressément en-
gagée à demeurer avec nous. Nous
allons aujourd'hui en partie à Rich-
mond... Je ne sçais pourquoi Mon-
sieur Temple se fait attendre...

Adieu , mon cher frere.

LUCIE RIVERS.





L E T T R E X C V I I I .

*Le Colonel Rivers , à Sir John
Temple.*

A Québec, ce 21 Mars.

IL n'y a pas un homme dans le monde, mon cher John, qui puisse se flatter d'avoir des sentimens plus nobles & plus généreux que toi. Il n'y en a pas un qui se soit plus attiré mon estime. Mais puis-je être satisfait, malgré cela, de ce que tu veux épouser ma sœur? Puis-je croire qu'elle ait changé ta façon de penser sur les femmes? Ah! je crains bien que ta résolution ne soit que l'effet passager de la passion, & que l'estime & la confiance n'y ayent aucune part! A quels malheurs ne

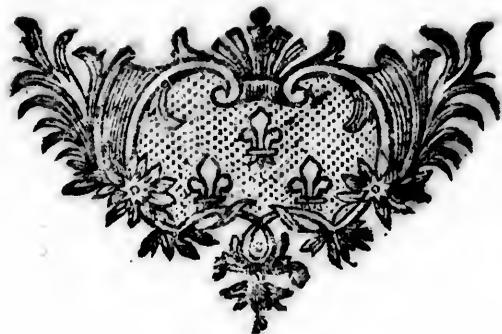
D'EMILIE MONTAGUE. 69
vous exposeriez - vous pas l'un &
l'autre ?

Lucie est , sans contredit , une
fille charmante. Mais sa beauté n'est
que son moindre mérite. Son cœur ,
son esprit , ont les qualités les plus
aimables... Elle est d'une sensibilité..
Ses charmes ne pourront long-tems
fixer un homme aussi volage que tu
l'es & son malheur est assuré.

Puissé-je me tromper ! puisse-je
être assez heureux pour que la seule
ambition d'avoir une maîtresse ai-
mable ne t'ait pas décidé , & que
tu ne sois animé que du desir de
posséder enfin une amie , une com-
pagne fidelle, une confidente de tou-
tes tes pensées ? Il n'y a qu'une
seule chose qui me tranquillise ;
c'est que , s'il y a une seule fem-
me dans le monde qui puisse réelle-
ment t'attacher , ce triomphe doit
appartenir à ma sœur.

J'attends avec impatience un plus long détail d'une affaire qui m'intéresse aussi essentiellement. Adieu, mon ami. Je souhaite que tu saches apprécier tout le mérite de Lucie.

R. V E R S .





LETTRE XCIX.

*Le Colonel Rivers , à Sir John
Temple.*

A Québec, ce 23 Mars.

J'Ai reçu ta seconde lettre, mon ami, & c'est à mon beau-frere que j'écris en même temps!

Il n'est rien qui pût contribuer davantage à mon bonheur que cet événement si je n'en craignois toujours les suites. Pardonne-moi ces craintes. Elles naissent de la certitude que j'ai que ma sœur t'aime, & du soupçon, qui ne peut me quitter, que l'inconstance reprendra tout son empire sur ton cœur. Je ne doute point que ses vertus ne te

forcent toujours à l'estimer. Mais ce sentiment, seul, ne fait pas le bonheur du mariage, il y faut de l'amour. Sa beauté, sa gaieté, sa délicatesse pourront l'y retenir pendant quelque-temps. Mais si tu ne défends pas à ton cœur de céder comme il a toujours fait à l'impression la plus légère; hélas! mon ami, quelles ne feront point les peines d'une femme aussi sensible!

Je me fie pourtant un peu aux épreuves que tu as faites. Elles t'ont appris que le bonheur ne se trouve pas dans une vie continuellement dissipée, & qu'il n'y a point de vrais plaisirs dans la possession de la beauté sans en être aimé. Cela me rassure. L'inquiétude qui doit agiter un homme d'honneur sur le sort d'une personne qui risque pour lui plus que sa vie, ne me tranquillise pas

pas moins. Je te connois & la crainte de rendre ma sœur malheureuse suffiroit, seule, pour t'attacher davantage à elle.

Avoue que ce n'est que depuis ton mariage que tu jouis de ce bonheur pur que tu cherchois si vainement. Cette vie paisible, ces heures tranquilles du soir, ces amis qui t'entourent, ces sourires tendres & passionnés d'un cœur épris & confiant, versent dans ton ame une félicité que tu n'avois jamais connue... Il y en a une autre qui t'attend... C'est le babil & les caresses ingénues de ces petits êtres qui seront le fruit d'une union si douce.

Je te suis obligé, mon ami, & ce trait de générosité ne m'étonne point de ta part. Il est dans ton caractère. Je croirois te faire injure si je n'acceptois pas ce que tu m'of-

fres. Je retire donc ce que j'avois placé dans les fonds publics pour ma sœur. Cela contribuera à rendre mon établissement ici plus avantageux, & je te procurerai par-là le plaisir de prouver à Lucie à quel point ton affection pour elle est désintéressée. Ce seroit peu pour toi, & cette somme me donnera de l'aïssance. Je ne la reprends, cependant, mon ami, qu'à une condition. C'est que tu ne réserveras point la petite fortune particulière de Lucie à sa famille. Je te prie de l'employer à lui acheter des bijoux. J'aime à voir la beauté ornée, & quand elle en ajoutera pour deux mille livres sterlings à ceux que tu lui as donnés, elle pourra marcher de pair avec la femme d'un Nabab.

Je ne consentirai point non plus à reprendre les biens que j'ai assi-

D'EMILIE MONTAGUE. 75
gnés à ma mere & qu'elle a bien
vulü accepter. Je vous aime infini-
ment tous deux : mais je ne veux
pas , malgré cela , qu'elle dépende
de vous. Je voudrois qu'elle conti-
nuât à tenir sa maison.

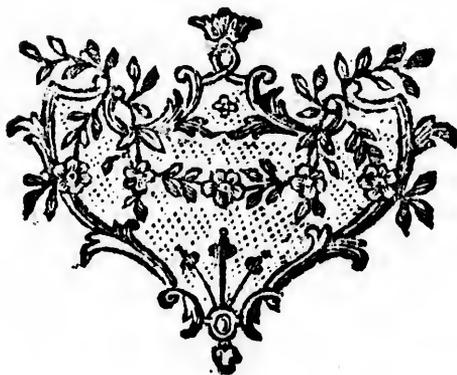
Que je r'ai , cependant , d'obliga-
tion ! Je n'aurois jamais retiré à
Lucie ce que je lui avois donné avec
tant de joie... Ton mariage est un
événement qui leve , peut-être , le
plus grand obstacle du mien. Il me
procure les moyens de m'établir ici
avec le plus grand avantage , & il
ne me reste plus qu'à m'assurer si
Emilie m'aime assez pour renoncer
à revoir l'Angleterre.. Je vais faire
cette épreuve sans retard , & je te
ferai part aussi-tôt de son succès.
J'espere que je ne serai pas refusé :
mais si j'étois assez malheureux pour
éprouver ses dédains , je renonce-
rois à tous mes projets ici , & je

Dij

76 HISTOIRE
n'embarquerois sur le premier vais-
seau.

Adieu, mon ami. Embrasses ten-
drement pour moi ma mere & ma
sœur.

R I V E R S.





LETTRE C.

Sir Fermor au Comte de

A Sillery, ce 24 Mars.

JE suis charmé, Mylord, que ma lettre aie fait quelque impression sur votre esprit. Je n'aurois vû qu'avec le plus grand chagrin votre retraite. Il est vrai, comme vous me l'observez, que les personnes vertueuses ne se montrent pas assez dans le monde pour que leur exemple puisse être d'une grande utilité. C'est un grand malheur. Les méchans n'en ont que plus d'audace. Ils paroissent de tous côtés la tête levée, & forcent l'attention de la multitude.

C'est-là la source de cette méprise dangereuse qui fait croire que

le vice est naturel à l'homme, & que la vertu est un être imaginaire. Il n'y a point d'erreur dont les conséquences soient plus fatales. Elle tend à endurcir nos cœurs & à détruire entre nous cette confiance mutuelle qui est si nécessaire aux liens de la Société. Mais si toutes les personnes vertueuses se montraient, le vice seroit bientôt obligé de fuir. Je suis persuadé que leur nombre surpasseroit de beaucoup celui des méchants.

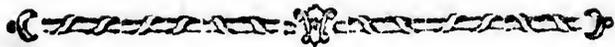
La vertu est trop belle pour se cacher. C'est sur la scène du grand monde qu'elle doit déployer toute son activité. Elle est douce, modérée, attentive, bienfaisante. Elle ne peut pas manquer de plaire. Elle seroit adorée si elle ne paroïssoit qu'avec cette politesse qui donne même de l'agrément au vice, qui rend la supériorité affable, qui encourage la timidité, & qui en cau-

D'EMILIE MONTAGUE. 79
fant plus de satisfaction aux autres,
vous en donne à vous-même.

J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.





L E T T R E C I.

Miss Fermor , à Madame Temple.

A Sillery, ce 15 Mars.

O H! oh! c'est donc par un autre que je sçais cette nouvelle! mais j'excuse ma chere Lucie. Elle avoit sûrement trop d'affaires pour écrire tant de lettres. Recevez, je vous prie, mes complimens. Votre mariage me cause un vrai plaisir. Je connois Temple. C'est un fort aimable homme. J'augure le mieux du monde de sa vivacité. Ces papillons sont, peut être, faits plus que tous les autres hommes pour entretenir l'esprit d'une femme dans une douce agitation qui leur assure sa tendresse. Temple m'a toujours paru

D'EMILIE MONTAGUE. Si
avoir ce qu'il falloit pour écarter
l'indolence du mariage .. Et que de-
viendrions-nous vous & moi si elle
alloit s'y glisser ?

Sa fortune est assez considérable.
C'est, selon moi, un très-bon in-
grédient dans le ménage.

Il est tel enfin que je le prendrois
volontiers pour le modèle de mon
choix.

Dites-lui, je vous prie, que je
le félicite. Oh ! si celui-là s'avisoit
de dire qu'il n'est pas heureux, il
n'y auroit sûrement personne qui
ne le démentît ! Mais qu'il prenne
garde à ne pas vous faire faire avec
justice des plaintes qu'il ne pourroit
faire, lui, qu'injustement... Il per-
droit absolument tous ses droits à
ma faveur... Toutes les femmes
sonneroient sur lui le tocsin.

Je voudrois bien vous dire à l'un
& à l'autre beaucoup de choses

obligeantes... mais je suis de fort mauvaise humeur. Voilà plusieurs jours que mon esclave n'est venu. Il passe le temps à Québec avec la femme de son Officier de Saint-Louis... Cette femme est mon aversion, & je ne sçais pas ce qui l'y attache... Il la détestoit lui-même. Qu'a-t-elle donc pour le retenir ? Est-ce son teint ? mais il n'est pas si brillant : ses yeux ne disent rien... & elle est d'une hardiesse, d'une effronterie !.. cela me passe.

Il est vrai que je crois qu'il n'en agit que par vengeance... Je lui ai donné des sujets de mécontentement : mais c'est aussi trop me chagriner à son tour... Ces choses-là ne doivent avoir qu'un temps.. Au reste, qu'il continue ; je m'en consolerais. Je crois, au fond, qu'il n'y a que ma vanité qui en soit piquée. Je trouverai sûrement le moyen de me venger...

D'EMILIE MONTAGUE. 83

Tout cela me trouble , cependant , plus que je ne viens de vous le dire. Le cœur y a aussi quelqu'intérêt. Il me semble que je commençois à l'aimer : heureusement que c'est un secret dont il ne sçait pas le premier mot... Je le verrai demain à l'assemblée chez le Gouverneur. Il fera , sans doute , repentant... Je m'attends qu'il voudra danser avec moi... Un refus dans une autre occasion seroit sa punition... mais je crois que je lui ferai cet honneur.

Adieu.

BELL FERMOR.

26 Mars , à 11 heures du soir.

Et je lui pardonnerois le tour cruel qu'il vient de me jouer ? Non , non. J'ai perdu l'esprit & le cœur d'une femme libre... Je me sens affectée du plus vif ressentiment. Croiriez-vous bien qu'il a eu l'insolence

Dvj

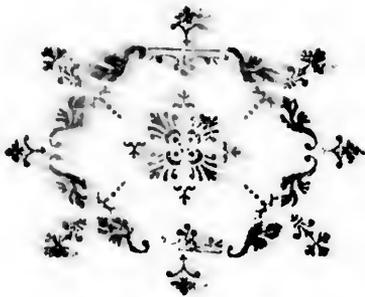
de danser ce soir avec la femme de son Officier? .. Je ne lui pardonnerai jamais... Mérite-t-il?... En vérité je lui fais trop d'honneur d'en être piquée. Nous étions, cependant, sur un pied!... Je ne l'aurois jamais cru...

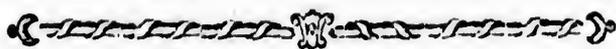
Adieu.

J'étois si sûre qu'il danseroit avec moi, que j'ai refusé le Colonel H... un des hommes les plus aimables qu'il y eût dans l'assemblée. . Cela a été cause que je n'ai point dansé du tout. Les femmes m'ont toutes regardé avec un air si impertinent! j'ai manqué de pleurer de dépit.

Que votre frere en auroit agi différemment avec Emilie! Mais pourquoi placé - je ici votre frere? y a-t-il d'autres hommes qui puissent lui être comparés? Son Emilie & lui ont eu l'attention de ne point dan-

D'EMILIE MONTAGUE. 85
fer pour qu'on prît moins garde à
moi. Nous avons joué aux Cartes,
& il a si bien ménagé les choses qu'il
s'est trouvé de ma partie. Ce trait
seul lui auroit gagné le cœur d'Emi-
lie s'il ne l'avoit pas eu auparavant.
Bon soir.





L E T T R E C I I .

*Le Colonel Rivers , à Madame
Temple.*

A Québec , ce 26 Mars.

J' Ai déjà été deux fois à Sillery dans l'intention de m'expliquer avec Emilie & de lui faire l'aveu de ma passion. J'y ai toujours trouvé compagnie & j'ai gardé le silence.

Mais aurois-je pû me résoudre à le rompre quand j'en aurois trouvé l'occasion favorable? Je sens plus que jamais que la timidité est inséparable d'une vraie tendresse. Je crains de paroître en amant, & de perdre, si je ne suis pas aimé, le bonheur de la voir, au moins, comme son ami. Je ne puis pas me passer de la voir, de l'entendre, d'admirer

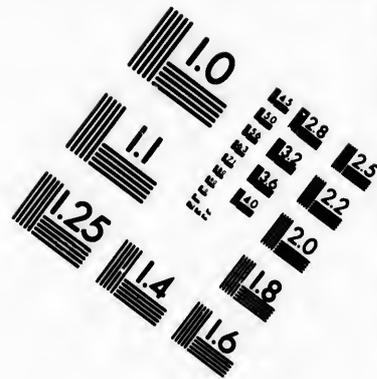
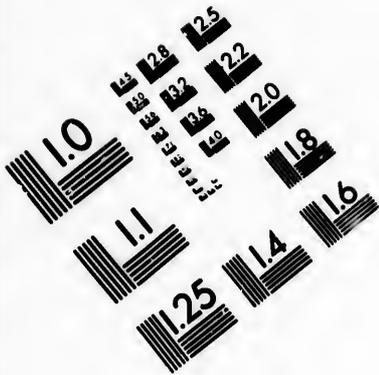
D'EMILIE MONTAGUE. 87
tous ses sentimens. Ses gestes, ses
actions, ses moindres paroles sont
autant de jouissances délicieuses pour
mon cœur.

Il me seroit impossible d'exister
sans son estime & son amitié. Ses
yeux, ses attentions pour moi, tou-
tes ses manieres semblent me prou-
ver qu'elle m'aime. Mais il est possi-
ble que ce soit une méprise, & je
crains de me livrer à une explica-
tion qui me feroit courir le risque
de la perdre tout-à-fait.

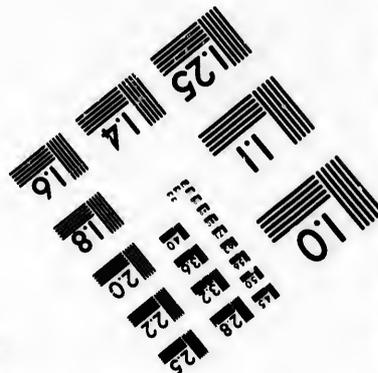
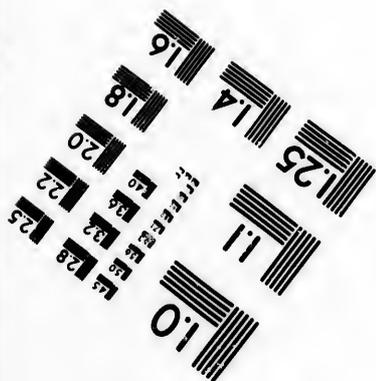
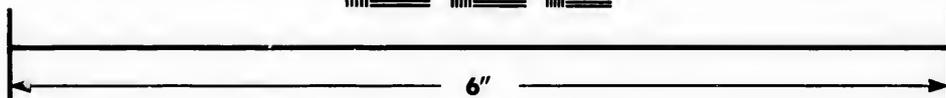
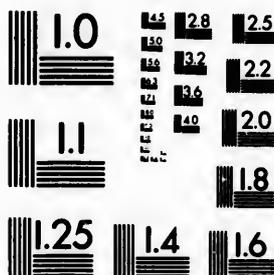
Je suis, cependant, décidé à faire
des efforts sur moi pour vaincre
cette timidité... Il est excusable de
la sentir; mais il ne l'est pas d'y cé-
der... Je viens d'ordonner de tenir
mon traîneau prêt. Je me sens assez
de hardiesse, & je vais profiter de ce
moment.

J'ai écrit à ce sujet à Miss Fer-
mor. Voici sa réponse.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1.0
1.1
1.2
1.5
1.8
2.0

» Vous êtes un imbécile. On voit
» bien que vous ne connoissez pas
» les femmes. Venez dîner à Sillery.
» Il fait beau ; nous prendrons l'air
» après - dîner , & si un traîneau
» couvert ne vous paroît pas pro-
» pice. Je ne sçais qu'y faire.
» Mais après cela je ne veux plus
» entendre parler de vous. Je vous
» abandonne.

BELL FEMOR.





LETTRE CIII.

*Le Colonel Rivers , à Madame
Melmoth.*

A Québec , ce 27 Mars , à 11 heures
du soir.

MON Emilie est une divinité , ma Lucie. On ne peut assez élever son mérite , ses rares qualités. Je suis le plus heureux des hommes. Enfin , je lui ai ouvert mon cœur... Auroit-elle pû douter de la vivacité de ma tendresse? Je lui en ai fait une peinture si touchante!.. Avec quelle attention elle m'a écouté! Elle n'a presque point parlé ; mais ses regards , son air , son ton de voix... Une aimable rougeur qui a donné un nouvel éclat à son teint .. Son silence même... Ah! je n'ai pû douter de son

amour. Ses beaux yeux ont trahi mille fois le secret de son âme.

Nous avons été destinés l'un pour l'autre, oui, ma Lucie. Nos cœurs font de la plus parfaite intelligence. Chaque pensée... chaque idée... Dès le premier moment que nous nous vîmes... J'ai mille choses à vous dire... mais le tumulte de la joie... Je vous écris sans suite... Elle m'a permis de lui écrire. Que n'a-t-elle pas dit par là ?

Je ne puis me coucher. Je vais me promener sur le bastion. Je n'ai jamais vû d'aussi belle nuit au Canada : mais une pareille nuit devoit suivre un aussi beau jour.

A une heure du matin :

J'ai fait une promenade charmante. La lune n'a jamais brillé de tant d'éclat : une foule de météores étoilés ont filé à mes yeux dans le vague

D'EMILIE MONTAGUE. 91
des airs... Avec quel plaisir j'ai con-
templé cette planète dans l'idée,
peut être, qu'Emilie au même inf-
tant jouissoit de sa lumiere!

Adieu, ma chere Lucie. Je vous
aime au-delà de toute expression.
Je vous ai toujours tendrement ai-
mé... mais mon cœur est enveloppé
ce soir de tant de tendresse...

Cette chere Emilie... Je voulois
vous dire quelque chose & je ne
sçais plus ce que c'est. Mais jusqu'à
ce moment je n'ai pas pû dire que
j'avois vécu.

Adieu.

R I V E R S.





LETTRE CIV.

*Le Colonel Rivers , à Madame
Temple.*

A Québec , ce 28 Mars.

UN billet d'Emilie?... Ah! que cela est bien dans son âme. Elle me prie de pacifier une querelle qui s'est élevée entre Bell & son amant... Votre amie s'est exposée à cette petite disgrâce... Il ne faut souvent qu'une légère indiscretion pour effaroucher l'amour : mais si elle a tort , je trouve que Fitzgérald n'en a pas moins qu'elle.

Ce qu'il a fait Jeudi chez le Gouverneur n'est pas excusable. Il s'a exposée aux petits sarcasmes de toutes les femmes , & elles ne l'é-

D'EMILIE MONTAGUE. 93
pargnent pas quand elles en trouvent
l'occasion.

Un amant devoit toujours glisser sur les caprices de sa maîtresse quand le cœur est aussi bon que celui de Bell. Je n'ai vû qu'avec peine que Fitzgerald s'en soit si vivement blessé, & j'aurois fait mes efforts pour raccommo-der cette affaire, quand même Emilie ne m'en auroit pas prié. Je m'y trouvois même obligé: c'est moi qui ai été la cause innocente du commencement de leur querelle... Je ne sçais si je l'amenerai aisément à ce que je veux lui faire faire... mais je veux qu'il demande pardon. Cela est dur. Il faut pourtant que cela soit ainsi. L'amitié qui m'intéresse à l'un & à l'autre, ne seroit, peut-être, pas sur ce point fort persuasive si elle parloit seule... mais il l'aime, & je suis sûr,

quoique son orgueil l'empêche de l'avouer, qu'il souffre infiniment. Il se croira trop heureux d'obtenir sa grace à ce prix.

Je ne veux point laisser languir cette négociation. Un vain ressentiment pourroit, peut-être, l'engager dans une intrigue avec cette femme de discorde, qui n'est qu'une femme galante, & qui pourroit le jeter dans l'embarras. Il n'est pas si aisé, au bout d'un certain temps, de rompre une affaire de cette espèce, que de l'entamer; & un homme, en supposant même qu'il ait le cœur libre, doit toujours se garder d'un attachement qui n'intéresse réellement pas ses affections. La passion ou la vanité peuvent soutenir une affaire en passant; mais lorsqu'on s'attend au moindre degré de constance & d'attention, il faut avoir le cœur

D'EMILIE MONTAGUE. 95
sensible. Sans cela on s'assujettit à un
esclavage mille fois plus insupportable
que celui d'un mariage sans
inclination.

Temple vous dira que je parle
comme un oracle. Combien de fois
la vanité ne l'a-t-elle pas jetté dans
cette situation désagréable ? Mais
j'espère qu'il est encore temps d'en
garantir Fitzgérald.

A 6 heures du soir.

Les choses vont le mieux du monde.
Son cœur n'a pû soutenir sa
fierté, il a demandé pardon & l'a
obtenu. Vous ne pouvez vous imaginer
combien ils m'ont d'obligation de les
avoir engagés à faire ce que chacun
d'eux desiroit dès le premier moment.
J'aime beaucoup à donner des
conseils lorsque je suis sûr que le
cœur de la personne à

qui je les donne est disposée à les suivre.. Ils avoient tort tous deux ; mais il faut épargner aux Dames ce qui peut mortifier leur délicatesse ou leur amour-propre. Un peu d'orgueil en amour leur sied très-bien , & il ne nous va pas. C'est toujours l'amant qui doit se soumettre dans ces sortes d'occasions.

Je suis fort aise de mon succès. De deux personnes fort inquiètes, j'ai fait deux heureux. Cela s'est passé de maniere que la décence n'a été blessée ni d'un côté ni de l'autre ; c'est moi qui paroiss avoir pris tous les soins de la réconciliation sur moi-même. Bell ignore que j'ai excité Fitzgerald à demander pardon, & il ne se doute pas de son côté que j'ai agi à la priere d'Emilie. La conversation que j'ai eue avec lui à ce sujet paroissoit accidentelle. Ils jouissent

D'EMILIE MONTAGUE. 97
sent l'un & l'autre de la satisfaction
de sembler ne s'être , pour ainsi di-
re , raccommodés que du propre
mouvement de leurs cœurs. Une af-
faire que j'avois ce soir à la Ville
m'a forcé de les quitter... Emilie m'a
remercié par un de ses sourires en-
chanteurs , & c'étoit payer , selon
moi , plus de mille petits services
de cette nature.

Je serai demain tout le jour à Sil-
lery.. Quel temps ennuyeux à passer
jusques-la! Adieu , chere Lucie...
Temple & vous , vous avez mes plus
tendres souhaits.

R I V E R S .





LETTRE CV.

*Miss - Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 20 Mars au soir.

JE m'en doutois , ma chere. Il est revenu. Je me doutois encore d'une autre chose qu'il a faite ; il a demandé pardon. Il m'a juré qu'il n'avoit eu aucune intention de me déplaire chez le Gouverneur. La crainte de m'importuner l'avoit seule empêché de venir à moi comme à son ordinaire.

Mais tout est raccommodé , & je suis fort aise qu'il ait sçu ce qu'il devoit faire pour cela. Pour moi , j'étois bien décidée à ne pas souffrir que mon pere , qui s'impatientoit

de ne le plus revoir, l'invitât à venir à Sillery. Une absence un peu plus longue, du moins, eût produit cet effet. Il ne s'étoit sûrement éloigné que par pique. Il eût été, en effet, bien singulier qu'une femme telle que Madame D... fût sérieusement devenue ma rivale. Elle a dix ans plus que moi, & je sçais ce que mon miroir & tous les hommes me disent de ma figure... Il y a sûrement de la différence... En vérité, Lucie, elle feroit peur si elle n'avoit pas une belle peau. C'est tout ce qu'elle a... C'est une blonde si fade si insipide!.. Elle court après tous les hommes & pas un ne se prend à l'hameçon. Elle n'a ni esprit, ni jugement, ni feu, ni vivacité; rien ne sauve en elle la médiocrité de ses charmes.

Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir essayé de m'enlever Fitzgerald.

Encore si elle n'avoit pas sçu qu'il étoit mon amant ! mais toute la Colonie en est instruite. L'outrage n'en est que plus vif. Je la déteste.

Je la retrouverai & elle me payera cher l'impertinence qu'elle m'a faite jeudi chez le Gouverneur. Si Fitzgerald la rencontre & qu'il fasse seulement semblant de la voir, je le renvoye sur le champ soupirer à ses pieds. Je crois qu'il ne faut pas soupirer long-temps avec elle...

Emilie vient de lire tout cela. Elle m'a dit qu'elle n'auroit jamais imaginé que j'eusse à ce point l'esprit des femmes. Elle veut, au contraire, que j'accable Madame D... de politesses. Que dites-vous, Lucie, de cette tournure ?... J'y trouve une méchanceté !.. mais elle n'aura pas l'esprit de la sentir, & je veux, moi, que l'on me conçoive.

Ces Françoises, en vérité, sont

insupportables. Elles s'imaginent que la vanité & la confiance qu'elles ont en elles-mêmes doivent leur tenir lieu de perfections. Elles oublient que la délicatesse, la douceur, la sensibilité, sont des attraits qui leur manquent. Il faut, pourtant, avouer qu'il y en a ici quelques-unes qui sont belles; mais elles ne sont pas aimables. Elles ont, seulement, de la vivacité, & c'est la seule chose qui les rende supportables.

Vous ne manquerez pas de dire que c'est le dépit qui me fait parler; car Emilie me le dit aussi... J'aurai mon tour avec elle. Une certaine autre Dame Françoisse doit venir à Québec... Elle verra s'il est aisé de dire du bien d'une rivale & de toutes celles qui peuvent le devenir.

Bon soir, ma chère. Dites à Temple que je l'aime... mais ne croyez

pas que je vous donne cette commission parce que je suis , peut-être , amoureuse de lui... Il n'en est rien. Dormez tranquile.

BELL FERMOR.

Vous le dirai-je ?.. J'avois bien résolu de garder ce secret : mais je ne puis , pourtant , m'empêcher de vous avouer que mes yeux ont inspiré du courage à Fitzgerald. J'étois si charmée de le revoir que je n'ai pû soutenir le rôle de dignité que j'avois commencé à jouer. En vérité , je crois que nous sommes toutes aussi folles les unes que les autres en affaires d'amour. Je n'aurois , cependant , pas cru cela de moi.





LETTRE CVI.

*Miss Emilie Montague à Miss Bell
Fermor.*

Ce Samedi matin.

J'Ai mille choses à vous dire, ma chere.. Je veux vous parler de Rivers, je veux vous décèler toute la foiblesse de mon âme... Passez, je vous prie, un moment à ma toilette... Un moment?... Vous allez dire qu'il faut des jours.

Il est sûr, ma chere Bell, que je ne peux pas l'aimer davantage... Une passion comme la mienne ne peut pas s'accroître; elle est à son plus haut degré. Elle étoit telle dès le moment que je l'ai vû, & si je ne la ressentois pas aussi vivement, c'est

que j'en étois distraite par les inquiétudes qui me tourmentoient. Je ne sçavois, cependant, pas qu'il m'aimât : mais l'amour existe de lui-même : il ne dépend point du retour. Je l'aurois aimé quand même il se seroit attaché à une autre.

L'aveu qu'il m'a fait m'a rendue la plus heureuse des femmes : mais il n'a point augmenté ma tendresse. Avec quelle douceur, quelle défiance de lui-même, quel respect, quelle délicatesse ne m'a-t-il pas avoué sa passion ! Ah ! ma chere Bell, il tient de la divinité, & l'ardeur de mon affection est pleinement justifiée.

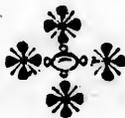
Je l'adore... mais le mot n'est pas assez expressif pour vous donner une idée de l'excès de mon amour.

C'est ma premiere passion ; ce sera ma derniere... Mon cœur n'a jamais soupiré que pour Rivers.

Et j'ai rougi jusqu'à-présent d'avouer ses sensations ! Pardonnez-moi de ce que je ne vous en ai pas plutôt fait la confidence.

Tout le monde m'est insipide. Rien ne m'amuse. Je ne prends de plaisir que dans la conversation de Rivers. Les heures de son absence sont absolument perdues pour mon existence.

Une autre pourroit me dire que tout cela n'est qu'une folie; mais vous aimez, ma chere Bell, & vous direz que c'est tout le bonheur de ma vie.





L E T T R E C V I I .

*Miss Bell Fermor, à Miss Emilie
Montague.*

OUi, ma chere, vous avez raison; j'aime. Je le crois du moins ainsi. Mais je n'aime pas à votre manière, & j'en rends grace à mon étoile.

Je préfère Fitzgérald à tous les hommes. Mais les heures de son absence sont comptées parmi celles de mon existence. Il ne me fait point oublier, non plus, celles qu'il passe avec moi. Je compte tout. J'aime qu'on me flatte, & les attentions des autres, quoique j'aime mieux les siennes, sont quelque chose pour moi. Je l'aime, cela est sûr; & la

jealousie que m'avoit inspirée Madame D... ne me laisse point de doutes sur ce point. Cependant, son badinage avec d'autres ne me cause point de peine. Il n'y avoit que l'air d'attachement qu'il avoit pour cette femme... Et puis sçais-je bien si ma vanité n'étoit pas encore plus blessée que mon amour?

L'amour, ma chere, est comme une plante que la variété du sol différencie. Il est exotique & ne croît que foiblement chez nous autres Coquettes : mais dans son climat naturel, chez les Beautés qui ont comme vous de la sensibilité, des affections vives...

Je vais aller vous joindre... Je n'ai plus à combiner avec mon miroir que l'arrangement d'une aigrette... J'en écouterai plus tranquillement vos soupirs.



L E T T R E C V I I I .

*Miss Emilie Montague , à Miss
Bell Fermor.*

*S*on badinage avec d'autres ne me fait point de peine!.. Ciel ! peut-on parler ainsi quand on aime ? vous n'aimez pas.

Une femme qui jette seulement les yeux sur Rivers me semble ma rivale. Je la crois animée d'une passion aussi tendre & aussi vive que la mienne. Je pâlis , j'ai le cœur percé. S'il regarde lui-même une autre femme un instant , je tremble qu'il ne change. Je ne peux pas supporter l'idée que je pourrois lui être moins chere un jour... Et quelle femme , dont le cœur n'est point

D'EMILIE MONTAGUE. 109
engagé, peut être insensible à ses
perfections ?

Je vous l'ai déjà dit ; mais je ne
me lasse point de vous répéter que
le Ciel l'a formé pour jeter l'ame
d'une femme dans l'enchantement.
Sa délicatesse, sa sensibilité, ses yeux
qui laissent parler son esprit à tra-
vers leurs regards touchans, ses gra-
ces infinies, son air, le son de sa
voix... Ah ! ma chere, je ne l'ai ja-
mais entendu parler qu'il n'ait agité
mon cœur d'un mouvement déli-
cieux...

Mais j'ai tort d'animer une pas-
sion qui n'est déjà que trop vive.
Je ne veux plus songer si souvent à
lui. Je ne veux plus parler de lui...
Ne me parlez point de lui, ma
chere Bell. Parlez-moi plutôt de
Fitzgerald : vous ne craignez point,
vous, que votre passion en devienne
plus violente.

Je serois charmée, cependant, que votre tendresse fût plus vive. Vous auriez plus d'indulgence pour ma foiblesse... Je rougis de l'avouer même à vous.

Je rougis ?... Ah ! qu'ai - je dit ? Non , je fais gloire d'aimer le plus aimable des hommes.

Parlez-moi de lui sans cesse, que ce soit lui qui soit toujours l'objet de nos entretiens. Je déteste toute conversation dont il n'est pas le sujet... Mais qui m'interrompt ?...

Avez-vous placé votre aigrette ? Ah ! ma chere, il est à la porte. Je tremble. Je n'ose aller au-devant de lui. Je crains de trahir, en le voyant, toute la foiblesse de mon ame. Venez à moi sur le champ. Votre pere est venu me chercher. Mais je ne descendrai pas sans vous. Je ne veux pas le voir seule ; mon cœur est trop attendri en ce moment. Il ne faut

D'EMILIE MONTAGUE. III
pas qu'il sçache à quel excès il est
aimé. Votre gaieté lui en dérobera
la moitié... Mais venez vîte... il s'im-
patienteroit.





LETTRE CIX.

*Le Colonel Rivers, à Madame
Temple.*

A Québec, ce 28 Mars.

L'Arrivée imprévue de Madame Desroches, que je n'attendois que dans quelque temps, me jette dans un embarras extrême. Je ne sçais comment concilier toutes les politesses que je lui dois avec les attentions que ma tendresse exige de moi pour Emilie... Il m'est venu une idée. C'est de tâcher de les faire trouver ensemble le plus souvent qu'il me fera possible... Je voudrois engager Emilie à lui rendre la première visite; & après les soupçons qu'elle a eus, c'est un point délicat à ménager.

Mais ne seroit-ce donc pas, en même temps, une cruauté envers Madame Desroches? Je connois la générosité de son esprit; mais je connois aussi la foiblesse du cœur humain. Verra-t-elle avec plaisir une rivale aimée?

Que n'êtes-vous ici, ma chere Lucie? vous me donneriez des conseils. Je demanderai à Bell ce qu'il faut que je fasse. Elle connoît les pensées les plus secretes du cœur de mon Emilie.

A 11 heures.

Je viens de voir Madame Desroches chez une de ses parentes où elle est descendue. Le plaisir avec lequel elle m'a reçu a été remarqué de tout le monde. Elle a rougi. Sa voix s'est affoiblie en me parlant. Ses yeux exprimoient une tendresse qui sembloit me reprocher mon insensibilité. J'ai senti moi-même une

peine secrete de ne pouvoir répondre à son amour... J'ai craint de l'animer davantage & mes yeux ont, à-peine, osé rencontrer les siens. Je me suis trouvé devant elle comme un coupable... En vérité, je ne sçais quel parti prendre... Il faudra, par égard pour tous deux, que je la voye rarement. Mais quel air aura ma négligence, après toutes les attentions qu'elle a eues pour moi, & toute l'amitié qu'elle a fait éclater ?

Mon embarras ne peut se concevoir. Je vais à Sillery. J'acheverai ma lettre à mon retour.

A 8 heures.

J'ai prévenu Emilie de l'arrivée de Madame Desfroches. Elle a changé de couleur & j'ai craint d'abord de lui en dire plus... Je lui ai demandé enfin si elle ne voudroit pas bien me faire le plaisir de lui rendre une

D'EMILIE MONTAGUE. 115
visite demain matin... Elle m'a dit,
avec une espèce d'émotion qu'elle
le feroit.

Bell viendra avec elle & je les ac-
compagnerai. Je crains de les in-
troduire avec mauvaise grace.

Adieu, ma Lucie.

RIVERS.





LETTRE CX.

*Miss Emile Montague , à Miss Bell
Fermor.*

Ce Dimanche matin.

JE ne sçais, ma cherè Bell, si vous avez pû croire qu'il dût s'attendre à une preuve aussi sensible de l'envie que j'ai de lui plaire : mais que peut-il me demander que je lui refuse ? Oui, je verrai cette Madame Desroches, son amie. Je l'aimerai même s'il est possible à une femme d'être aussi désintéressée. Elle l'aime, il la voit, & l'on dit qu'elle est aimable. Je vous assure que j'aurois voulu qu'elle eût différé son voyage.

Mais le voilà qui vient nous chercher. Il entre & ses yeux semblent

D'EMILIE MONTAGUE. 117
me remercier de cet excès de complaisance.

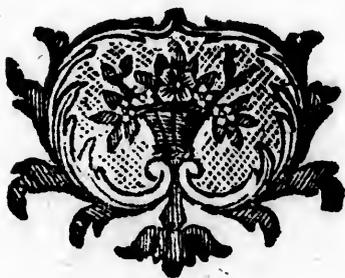
A 6 heures.

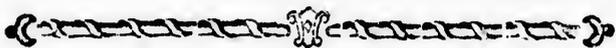
Mais la trouvez-vous donc si aimable, ma chère ? Elle a de beaux yeux ; mais ne vous êtes-vous donc pas aperçue qu'ils ont plus de feu que de douceur ? Elle m'a déplu par la vivacité de ses manières. Si elle aimoit comme moi, elle ne paroîtroit sûrement pas aussi pétulente.

Je ne crois pas, ma chère Bell, qu'une Françoisë puisse aimer. La vanité, seule, est la passion dominante de leurs cœurs. Rivers s'est sûrement trompé en s'imaginant qu'elle lui étoit attachée. J'ai cru entrevoir beaucoup d'affectation dans les attentions qu'elle a eues pour moi. Je la crois rusée. Peut-être y a-t-il un peu de prévention de ma part : peut-être est-elle aussi aimable.

ble qu'on me le dit. J'y consens ;
mais elle ne me plaît pas.

Rivers m'a prié de lui témoigner
de l'amitié. Cela me sera impossi-
ble. L'amitié n'est point l'effet de la
contrainte ; elle vient de la sympa-
thie , comme l'amour.





LETTRE CXI.

*Miss Bell Fermor, à Miss Emilie
Montague.*

Lundi.

VOici une lettre que j'aime mieux vous envoyer que de vous porter. Elle est plus pour vous que pour moi. J'excuse volontiers la Dame qui vous trouve la plus belle de nous deux... mais si elle donnoit cette préférence à une autre je la détesterois. Mon Emilie & l'amitié que j'ai pour elle, sçavent réduire mon amour-propre à de justes bornes. Je ne sçais pas bien, cependant, si je souffrirois aisément qu'un homme m'eût mise au second rang... mais je souffre avec beaucoup de tranquillité que vous soyez la beauté des

Dames. Lisez, & dictez-moi la réponse qu'il faut que je fasse... Votre petite Bell attend vos ordres à son secrétaire...

Lettre du Colonel Rivers.

Vous m'avez sensiblement obligé, ma chere Bell, ainsi que votre aimable amie, d'avoir fait la visite d'hier. Madame Desfroches est enchantée de vous deux. Elle a, cependant, & n'en soyez pas fâchée, je vous prie, un peu plus de prédilection pour Emilie que pour vous. Elle dit que c'est un Ange sous une figure humaine. Un homme qui pourroit la voir sans l'aimer lui paroîtroit insensible. Enfin, pour me servir de ses propres expressions, elle n'a jamais vû de femme plus touchante, plus intéressante.

Cela ne l'empêche point de faire l'éloge de vos charmes. Ceux d'Emilie

D'EMILIE MONTAGUE. 121
Elle l'affectent davantage; mais elle
est sûre que la plupart des hommes
auront plus de goût pour vous.

Elle se propose de vous aller voir
cette après-dînée: je dois être son
conducteur. Le beau temps pourroit
vous engager à faire quelque pro-
menade. Puis-je vous prier de nous
attendre?

RIVERS;



Tome III.

F



LETTR E CXII.

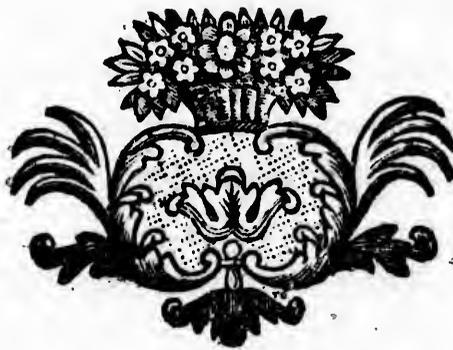
*Miss Emilie Montague , à Miss
Bell Fermor.*

ENcore cette Madame Desroches ?... Elle me fatigue. Il faut , cependant , la laisser venir. Je vous assure qu'elle a de la ruse : elle le séduit par cette apparence de générosité... Il ne m'est pas possible de répondre à son amitié. Je la recevrai , pourtant , avec politesse.

Et c'est lui qui doit la conduire ?... Il n'importe. Je n'ai rien à craindre si la plus sincère affection peut m'assurer son cœur. Cependant , il est impossible de se défendre d'avoir un peu d'in-

D'EMILIE MONTAGUE. 123
quiétude lorsqu'on aime comme
moi. Il ignore l'excès de ma ten-
dresse pour lui.

EMILIE.



F ij



LETTRE CXIII.

*Miss Emilie Montague , à Miss
Bell Fermor.*

Lundi au soir.

IL n'y a , je crois , point de femme aussi foible que moi. J'ai honte de vous avouer mes sensations. Rien ne peut vaincre ma répugnance pour Madame Defroches. Elle m'a dit mille choses obligeantes , & combien n'a-t-elle pas loué Rivers ? Je ne lui répondois point , j'étois plutôt prête à verser des larmes. Que peut-elle dire , que peut-elle penser de moi ? Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans ma jalousie une bassesse impardonnable ?

J'essaye à découvrir le motif de ses attentions pour moi ; mais je fais

D'EMILIE MONTAGUE. 125
pour cela des efforts inutiles ; je
n'en peux pénétrer la raison. Elle en
a agi avec moi avec politesse, elle
m'a même donné des marques d'af-
fection. Il sembloit qu'elle sentoit
ma confusion & je l'ai vue y com-
patir... C'est la plus fourbe ou la
plus généreuse des femmes. Voilà
tout ce que j'en peux dire.

EMILIE.





L E T T R E C X I V .

*Miss Bell Fermor , à Madame
Temple.*

A Sillery , ce 29 Mars.

JE me suis levée aujourd'hui une heure plus matin qu'à l'ordinaire , parce que je voulois vous écrire & que nous allons dîner à une Habitation du voisinage. Il doit s'y trouver grande compagnie. Il y aura bal. C'est presqu'une de nos dernieres parties d'hyver. La chaleur du soleil commence à ammollir la neige ; elle est plus forte ici à présent qu'elle ne l'est en Angleterre au mois de Mai.

Madame Desroches est de la partie , & c'est mon pere qui la mene. Rivers aura Emilie dans son traî-

neau. Je crois qu'elle seroit devenue folle si c'eût été lui qui se fût chargé de Madame Desroches. Je ne conçois pas comment elle en peut être jalouse ; elle n'est ni aussi jeune ni aussi belle qu'elle, & elle ne forme certainement aucune prétention sur Rivers. Elle ne paroît souhaiter que son amitié.

Mais est-ce à moi de lui reprocher de la jalousie ? Madame D. ne m'en a-t-elle pas inspiré à moi-même ? Et quelle femme ! Madame Desroches vaut mille fois mieux. Mais il ne faut pas s'y méprendre. Toutes les femmes sont femmes sur ce point, & nous devons être fort indulgentes les unes pour les autres.

Il s'en faut beaucoup, cependant, que nous ayons, Emilie & moi, les mêmes idées sur l'amour. Elle en fait l'unique affaire de sa vie, & ce n'est pour moi qu'un amusement.

Tous ses momens, si je peux m'exprimer ainsi, semblent nourris d'amour; il n'est que l'affaifonnement des miens; & s'il faut encore présenter la chose sous une autre forme, elle aime comme une femme folle, & moi comme un homme de bon sens, & l'on dit que l'amour des hommes, comparé à celui des femmes, n'est que dans la proportion d'un à vingt. Vous ne vous attendiez pas, sans doute, à trouver ici la solution d'un problème géométrique.. mais on a la manie de tout calculer à présent... Et pourquoi les passions ne seroient-elles pas soumises comme autre chose aux élémens d'Euclide?

Après tout, ma Lucie, c'est une chose extravagante aux parens d'élever les deux sexes d'une manière si différente. On diroit qu'ils ne seroient pas faits pour vivre ensemble.

On s'efforce dès l'enfance à amolir le cœur des femmes & à endurcir celui des hommes. On devroit, au contraire, suivre une maxime toute opposée. Les hommes, de leur naturel, sont assez insensibles. Les femmes ne naissent qu'avec trop de disposition à l'amour & à toutes les tendres affections.

Je ne connois uniquement que votre frere qui ait à la fois, la sensibilité d'une femme & la fermeté d'un homme. C'est un alliage heureux qui frappe toutes les femmes de sa connoissance, & qui contribue beaucoup à le rendre notre favori. Il n'y a, tout au plus, que les étourdies qui pourroient lui préférer un Fat, parce qu'elles ne sçavent pas saisir la différence des caractères; les femmes sensées ne peuvent se défendre de sentir pour lui quelque

affection dès qu'elles le connoissent, & ce sont les seules qui méritent d'être comptées dans la société.

Il me prend une envie de disserter sur leur compte. Je crois qu'on peut les diviser en deux classes ; les femmes tendres & celles qui sont gaies.

Je place Emilie à la tête des premières ; elles sont infiniment plus susceptibles de bonheur que les autres ; mais cet avantage se balance par la disposition où elles sont d'éprouver au même degré tout ce qui peut les rendre malheureuses.

Les femmes gaies , telles que vous & moi , dont les sensations ne sont pas si profondes , courent moins de risques ; & elles sont , peut-être , aussi heureuses. J'aime , du moins , à me le persuader.

Je suppose qu'Emilie épouse Ri-

D'EMILIE MONTAGUE. 131
vers, & que Fitzgérald soit assez
fortuné pour m'obtenir, elle sera
sûrement plus heureuse que moi:
mais si quelque accident s'oppose à
ces beaux projets, ou que ces deux
hommes, qui sont aujourd'hui si
tendres, si attentifs, si prévenans,
changent de façon de penser &
nous laissent là, ma situation ne sera
certainement pas si désagréable que
celle d'Emilie.

Je boudrai pendant un mois,
peut-être, & je chercherai ensuite
un autre amant. Il n'y aura pas plus
de temps perdu. Emilie, au con-
traire se lamentera, languira... heu-
reuse si elle échappe à l'éthiopia.

Adieu, on m'attend.

Mardi, à minuit.

Notre partie a été joyeuse. Un
joli bal a augmenté la bonne hu-

F vj.

meur. C'est avec Fitzgérald que j'ai dansé, & je l'ai trouvé mieux qu'à l'ordinaire, malgré l'habitude de le voir.

L'amour heureux inspire la gaieté. Je n'avois point encore vû Emilie si éveillée. Les yeux de votre frere ne se sont pas détournés d'elle un moment, & l'on voyoit aisément à la douce sérénité qui regnoit sur tout son visage qu'elle sentoit cette préférence. Madame Desfroches jouoit un rôle bien différent. Je la plaisois. Emilie avoit pour elle des attentions, des complaisances infinies... Elle y répondoit; mais ce n'étoit qu'avec contrainte. Elle n'avoit point cet air aisé que nous lui remarquâmes lors de notre premiere visite. Elle sentoit vivement tous les égards de Rivers pour Emilie... Il les a métamorphosés toutes les deux

D'EMILIE MONTAGUE. 133
aujourd'hui d'une maniere extraor-
dinaire.

Nous avons soupé chez votre frere en revenant. Ses fenêtrés donnent sur la riviere Saint-Laurent, & nous avons joui d'un spectacle singulier dont l'imagination ne peut pas se former l'idée.

On suit ici, pour pêcher, l'hyver, une méthode qui n'a rien de particulier au pays. On casse la glace par endroits, & le poisson pour avoir de l'air vient se faire prendre sur la surface de l'eau. Mais les Pêcheurs, pour se mettre à l'abri du froid excessif de la nuit, se construisent des petites cabanes de glace, dans une forme demi circulaire, dont l'étendue est à-peu-près d'un quart de mile. L'éclat du feu qu'ils font de distance en distance, pénètre la transparence de ces murs de glace, & répand une lumiere vive,

brillante & nuancée qui fait un plaisir infini. Ce vaste croissant a l'air d'une masse de diamants que le soleil fait étinceller de toutes les couleurs du Prisme.

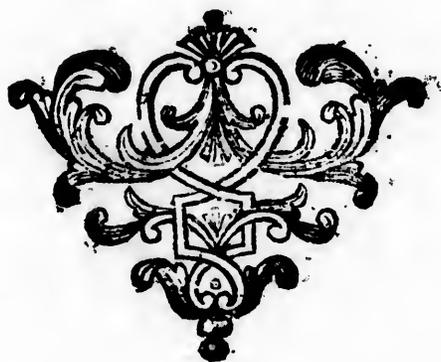
Vous ne voyez rien, vous, dans votre Europe qui offre quelque chose de rare & d'extraordinaire. Mais vous êtes civilisés, vous jouissez de tout ce que les Arts & l'industrie produisent d'agréable. Eh! venez voir ici la nature dans toute sa pompe sauvage & magnifique. Votre frere va devenir Prince de Kamaraskas. Je ne céderois pas ce titre là pour toutes les Principautés, à noms barbares, du Saint-Empire.

Adieu.

B. FERMOR.

Une réflexion avant de quitter.
La variété des grands objets dans le Canada & les amusemens qu'on s'y

D'ÉMILIE MONTAGUE. 137
procure, me fortifient dans une
opinion que j'ai conçue presqu'en
arrivant. C'est que la Providence a
fait à peu près par-tout un partage
égal des commodités & des incom-
modités de la vie. Nous avons ici
des plaisirs, même en hyver, qui
balancent les désagrémens que la
rigueur de la saison nous cause. Bon
soir.





L E T T R E C X V .

*Le Colonel Rivers , à Madame
Temple.*

A Québec, ce 2 Avril.

U Ne lettre que je reçois de Montréal me jette dans l'incertitude sur le choix du lieu de mon établissement. On me fait la description d'un canton de terre qui est situé sur le bord du Lac Champlain. L'ami qui m'écrit m'assure que je dois le préférer à Kamaraskas, & il me presse vivement d'aller examiner cette possession, parce qu'il sera dangereux dans quelques jours de voyager sur la glace des rivières.

J'ai fort envie de faire cette course. La principale raison qui m'excitoit à m'établir à Kamaraskas

étoit le voisinage de Madame Desroches. Je m'étois imaginé qu'elles pourroient se lier d'amitié & se former une société agréable. Je vois que cela ne peut réussir. Je ne sçais pas même s'il n'y auroit pas d'imprudence de ma part. L'espèce de tendresse, que la reconnoissance & même une sorte de compassion m'excitèrent à témoigner à Madame Desroches, est une circonstance qui pourroit retarder le changement de son affection pour moi en une simple liaison d'amitié. Un spectateur superficiel & indifférent auroit pû prendre le sentiment qu'elle m'inspira pour de l'amour, & elle l'interprêta d'abord elle-même ainsi. Ce seroit, peut-être, entretenir dans son cœur un espoir imaginaire, & je suis délicat en amour. Je ne voudrois pas que l'on pût seule-

ment soupçonner que je puisse avoir un desir dont mon Emilie ne soit pas l'objet.

Le changement frappant que je remarquai sur son visage lorsqu'elle vit Madame Desroches pour la première fois, me fit voir d'ailleurs toute mon indiscretion... Je sentis que leurs cœurs n'étoient pas disposés à seconder l'idée que j'avois conçue de former entr'elles une liaison particulière. Le mérite de l'une & de l'autre, leur affection pour moi, flattoient ma vanité, & la vanité seule me faisoit desirer une union qui, à bien examiner les circonstances où elles se trouvent, n'est peut-être pas possible.

Mon établissement dans le Canada n'est plus douteux. Je suis assuré de la tendresse d'Emilie. Elle me refuse, cependant, sa main;

D'EMILIE MONTAGUE. 139
mais c'est par des motifs qui me la
rendent encore plus chere, & j'es-
pere que l'amour les surmontera.

Adieu. Je vais partir pour Mont-
réal. Je passerai à Sillery pour dire
adieu à Emilie & la consulter.

R I V E R S.

*Aux Chambeaux, à 7 heures
du soir.*

Emilie n'approuve point mon
dessein de me fixer en Amérique.
Elle m'a dit sur cela une foule de
raisons. Mais si, cependant, j'y suis
déterminé, elle m'a engagé de pré-
férer le Lac Champlain au Kamaras-
kas, à cause du climat.. Bell, à ce
mot, sourit, & une rougeur couvrit
aussi-tôt les joues de ma tendre Emi-
lie.. Rien ne pouvoit me flatter da-
vantage que cette petite circonstan-

ce... Si elle n'avoit vû Madame Desroches qu'avec une indifférence tranquile, si elle n'avoit pas été affectée de l'idée que j'avois de me fixer auprès d'elle, j'aurois douté de l'excès de sa tendresse : mais la crainte accompagne toujours le véritable amour.

Il m'a fallu du courage pour entreprendre ce voyage. Il me seroit impossible de le continuer dans trois jours. La glace craque sous nos pieds à chaque pas des chevaux, & je vous avoue que cela n'est pas amusant, lorsqu'on sçait qu'il y a dessous un fluide de vingt brasses de profondeur. Je n'aurois pas entrepris cette course si j'avois sçu le véritable état de la glace. Il faut supporter, avec courage, les périls inévitables; mais il ne faut pas s'y exposer quand l'honneur n'en fait pas une loi.

D'EMILIE MONTAGUE. 141

Je vais souper chez le Seigneur
du village. On dit que la Dame est
une des plus belles femmes de toute
la Colonie. Adieu, ma chere. Je
vous écrirai de Montréal.





LETTRE CXVI.

*Le Colonel Rivers , à Madame
Temple.*

A Montréal, ce 3 Avril.

ME voilà arrivé, ma chere Lucie. Je n'ai point fait de voyage plus désagréable & plus dangereux. Il a fallu quitter la riviere presqu'en sortant des Chambeaux, & la route de terre étoit affreuse. Les chevaux enfonçoient jusqu'à la selle dans la neige fondante.

Un Officier de la nouvelle York, qui est arrivé en même temps que moi, m'a remis une lettre de vous & une autre de Temple, qui sont venues par un vaisseau marchand. Je suis charmé que vous jouissiez

l'un & l'autre d'une parfaite santé,
& que votre affection réciproque,
depuis votre mariage, semble plu-
tôt s'accroître que diminuer.

Vous me demandez une recette
pour conserver les douceurs de cette
union dont dépend le bonheur de
votre vie. Temple me fait la même
question. Croyez-vous que cela soit
facile à résoudre ? C'est la question
la plus délicate & la plus importante
de toutes celles qui intéressent la vie
humaine. Je vais commencer par
vous.

Il faut d'abord que vous sçachiez
que le caprice, les fantaisies, l'in-
constance & l'injustice des hommes,
rendent la tâche des femmes ma-
riées extrêmement difficile.

Leur prudence, leur vertu s'atti-
rent un hommage qu'il est presque
impossible de leur refuser : on leur

accorde de l'estime ; mais cette opinion qu'on a d'elles, ne suffit pas ; malheureusement , pour rendre un mariage heureux... Il faut entretenir la passion ; & la présence continuelle de l'objet aimé y est funeste , elle l'éteint. Une indifférence stupide y succède ; & c'est un fléau insupportable à des esprits sensibles. Les personnes qui se trouvent placées dans le rang le plus élevé , sont celles , sur-tout , qui passent le plus rapidement à cet état d'indifférence. Moins elles sont séparées les unes des autres par leur genre de vie , plus l'habitude de se voir les précipite rapidement dans cette espèce d'apathie.

Les gens du peuple, que leurs occupations éloignent les uns des autres, & dont l'éducation, d'ailleurs, a moins développé la sensibilité, ne
courent

courent pas les mêmes risques de se dégoûter de leur union, à moins qu'ils ne soient naturellement vicieux... On les voit communément se féliciter de l'état du mariage. Il les rend heureux.

Madame de Maintenon, qui connoissoit si bien le cœur de l'homme, donnoit sur ce point des conseils à la Duchesse de Bourgogne, qui me paroissent pris dans la nature. Ils pourroient vous servir de guide. Je vais vous retracer ce qu'elle disoit par rapport aux femmes en général. Ce qui regardoit la Princesse, en particulier, ne peut intéresser que les personnes qui sont placées dans ce rang élevé.

Ne vous attendez pas, disoit-elle, à un bonheur parfait. Il n'en existe point dans ce monde.

Votre sexe, qui est toujours dans

la dépendance, est, par cette raison plus exposé à souffrir. Ne soyez ni honteuse, ni chagrine de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Que votre mari soit toujours votre meilleur ami, votre unique confident.

Il ne faut pas vous imaginer que votre union vous fera jouir d'une paix parfaite. Les meilleurs mariages ne sont que ceux où l'on se supporte mutuellement & tour à tour avec douceur & patience. Il n'y en a point où l'on n'ait quelque contradiction, quelque désagrément à effuyer.

Ne vous flattez pas non plus d'être l'objet d'une amitié aussi vive que celle que vous pourriez ressentir vous-même. Les hommes, en général, sont moins tendres que les fem

D'EMILIE MONTAGUE. 147
mes. Vous seriez malheureuse si
vous aviez trop de délicatesse sur ce
point.

Que le Ciel défende votre cœur
de la jalousie. Ce n'est point par les
plaintes, la mauvaise humeur & les
reproches que vous pourrez vous
flater de rappeler votre mari & de
le faire revenir à vous. La patience
& la douceur sont les seuls moyens
qui peuvent vous promettre du suc-
cès. L'impatience aigrit & aliène les
cœurs ; la douceur les ramène.

Les hommes sont naturellement ty-
ranniques. Ce sont des despotes qui
veulent jouir de la liberté & des plai-
sirs, tandis qu'ils exigent souvent
que nous y renoncions. N'approfon-
dissez pas si leurs droits sont bien
fondés. Il suffit qu'ils soient établis.
Ils sont les maîtres. Notre destin, à
nous, est de souffrir & d'obéir sans
murmure.

Tel est à-peu près, ma chere, le langage de Madame de Maintenon. C'est en suivant ces préceptes, qu'après avoir resté plus de vingt ans veuve, elle parvint à enflammer le cœur d'un des plus grands Monarques. Entouré de beautés, habitué à la flaterie & à l'adulation, parvenu au suprême degré de la puissance, couvert de gloire, il l'épousa quoiqu'il fût plus jeune qu'elle, & elle le retint dans ses chaînes jusqu'au dernier moment de sa vie.

Il ne faut, cependant, pas vous effrayer, ma chere Lucie, du tableau qu'elle fait du mariage... Les femmes ne sont pas nées, comme elle le pense, pour souffrir & pour obéir.

J'avoue que nous sommes en général impérieux & tyranniques. Mais les hommes qui connoissent le véri-

table secret de se rendre heureux, abdiquent ce titre odieux de maître.. Ils se mettent à l'unisson & deviennent de tendres amis. Ils détestent ces mœurs barbares qui ne vous placent au rang des êtres créés que pour vous soumettre en tout à leur sexe. C'est une idée qui insulte la Divinité. Elle flatte, à la vérité, notre orgueil; mais les hommes sensés ne désirent de vous enchaîner que par les doux liens de l'affection.

C'est l'égalité qui est l'ame de l'amitié. Le mariage n'est agréable qu'en unissant le cœur & l'esprit. Malheur à l'homme qui s'imagine qu'il devoit sa femme en esclave à la volonté d'un maître impérieux! L'idée qu'il veut lui inspirer de sa sujétion, détruit nécessairement celle de l'amour. Je voudrois que le mor

d'obéir fût banni de la cérémonie conjugale.

Vous dirai-je encore quelque chose ? Il me semble qu'on ne peut rien ajouter aux préceptes d'une Dame aussi versée dans l'art de plaire que Madame de Maintenon... mais vous me feriez des reproches de ne vous avoir rien dit qui vienne de moi... Hé bien ! écoutez.

Appliquez-vous à bien connoître le goût de votre mari. Tâchez de vous amuser des plaisirs qui paroissent le plus l'affecter. Etudiez-vous à lui faire trouver chez lui de l'amusement. Ne prenez, sur-tout, point d'humeur de ce qu'il vous quitte pour aller se dissiper ailleurs. Il n'en reviendra qu'avec plus de goût auprès de vous pour jouir de votre conversation. Votre fortune vous le permet : ayez des ap-

D'EMILIE MONTAGUE. 135
partemens séparés. Mettez beaucoup
d'élégance dans votre parure : mais
sans trop de recherches ni de dépen-
ses. Conservez cette fine délicatesse
que je vous ai toujours vue en tout.
Recevez les amis de votre mari avec
plaisir. Les attentions que vous au-
rez pour eux lui seront aussi sensi-
bles que celles que vous aurez pour
lui. Imaginez de petites parties que
vous croirez dans son goût, & fai-
tes, dans ces occasions, un bon
choix de votre compagnie. Soyez
vive & enjouée dans tous vos entre-
tiens avec lui... mais ne négligez
rien, en même temps, pour cultiver
votre esprit & votre raison. Il faut
qu'il trouve en vous une compagne
utile & agréable dans les occasions
où il s'agit de matieres graves &
sérieuses. N'ignorez rien de tout
ce qu'il sied à votre sexe de sça-

voir... Il en faut , seulement , éloigner l'affectation. Une femme qui veut montrer ses talens & ses connoissances devient bientôt insupportable.

Une économie exacte est une vertu qu'il ne faut point négliger : mais il n'en faut point faire parade ; elle ne doit paroître que par l'effet.

Il y a des femmes qui se targuent de leur fidélité & qui sont dures , acariâtres. C'est la faire payer trop cher à leurs maris. Que votre vertu soit agréable & complaisante. La gaieté est la parure naïve de l'innocence.

Enfin , ma chere sœur , ne perdez point , quoique mariée , les manieres aimables d'une maîtresse. Que votre conduite avec votre mari soit la même que celle qui l'avoit engagé à devenir votre amant. En conservant

D'EMILIE MONTAGUE. 153
toujours l'idée de plaire, vous ne
manquerez pas de réussir.

Je vais, à - présent, tracer un
autre plan. Adieu, chere sœur. Je ne
ferai qu'un paquet de cette lettre &
de celle que je vais écrire à Temple.

RIVERS.



Gr



LETTRE CXVII.

*Le Colonel Rivers , à Sir John
Temple.*

BAdines-tu , mon cher Temple ?
ou veux-tu réellement que je te dise
ma façon de penser sur le moyen
de te conserver l'affection d'une
femme aussi aimable que ma sœur ?
Un Pédagogue comme moi ne te
paroîtra-t-il pas bien gauche , bien
ridicule ?... J'aurois envie pour toute
leçon de ne te dire qu'une chose.
C'est de te conduire comme tu as
fait jusqu'à présent... Tu ne t'attends
pas à être cité , & ton amour-propre
seroit excessivement flaté de ce que
je te prendrois toi-même pour exem-
ple... Cela vaudroit à Lucie un re-

D'EMILIE MONTAGUE. 155
doublement de tendresse; mais je
veux aussi que tu m'aies quelque ob-
ligation de ton bonheur. On a
donné aux femmes mariées une foule
de règles pour se conduire, & l'on
n'en a presque point fait pour les
hommes. Il semble qu'on n'ait pas
regardé comme une chose essen-
tielle au bonheur domestique que
l'homme conservât le cœur de la
femme avec laquelle il doit passer
sa vie. Hé! n'est-il donc pas digne
d'un homme heureux de la rendre
aussi heureuse que lui? Est-il possi-
ble même qu'on jouisse de quelque
félicité sans la lui faire partager?

Tu as, sans doute, mon ami, des
idées trop juste du plaisir pour pen-
ser différemment. Tu veux être
aimé. C'est le bonheur que tu avois
toujours poursuivi sans y atteindre.
Mais tu possèdes, maintenant, un

cœur plein de sensibilité , & qui t'aime avec ardeur. Tu crains que la passion ne s'affoiblisse... Le mépris que tu ferois de son affection pourroit, effectivement, te l'aliéner. Il est facile de prévenir ce malheur. Appliques-toi toujours à conserver ce trésor inestimable. Ce que j'ai écrit à ma sœur sur le même sujet, peut t'être utile. Considères, sur-tout, une chose. Le cœur des femmes n'est pas moins délicat que tendre. Elles ont des sensations plus vives que nous. Elles sentent plus profondément ; mais leur tendresse se blesse de peu de chose. Leurs cœurs une fois éloignés ne reviennent presque jamais.

La nature & l'éducation les rendent en même temps plus constantes que nous... Il faut presque toujours de mauvais traitemens pour leur

faire changer d'objet dans leurs affections ; & je ne trouve pas le mépris dont la mauvaise conduite de la femme couvre le mari si injuste qu'on le pense. Il se l'est souvent attiré.

Un des grands moyens de se captiver toujours leurs cœurs, est de conserver les attentions qu'on avoit pour elles lorsqu'on n'étoit que leur amant. Un air de négligence blesse la vanité de la nature humaine, & cette passion ne nous quitte qu'avec la vie.

Il y a une espèce de tendresse attentive qu'on ne peut décrire ; mais qui est sentie par les hommes qui ont de l'âme. Elle plaît singulièrement aux femmes. C'est une sensation qui nous plaît à nous-mêmes & qui produit les plus heureux effets. C'est de considérer ces aimables

créatures comme des êtres que la nature a placés dans ce monde sous notre protection, & qu'elle n'a mis sous notre dépendance que pour que nous fassions leur bonheur. C'est là le plus fort des liens qui nous assurent leur affection.

Je ne crois pas que tu retournes jamais à tes premières galanteries : ce ne seroit sûrement que par inadvertance. J'ai, sur ce point, un conseil à te donner. Je connois ma sœur ; je voudrois que tu lui en fisses la confidence. La chose lui seroit d'abord sensible ; mais tu lui donneroies par-là une preuve d'estime qui augmenteroit son amitié pour toi. Elle ne verroit ton erreur qu'avec des yeux de compassion & d'indulgence, & peu à peu elle te feroit revenir à elle par sa tendresse engageante.

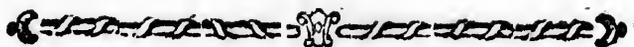
D'EMILIE MONTAGUE. 159

Mais en voilà assez. Je viens de
remplir une tâche pénible... cela
mérite bien que vous m'en sçachiez
gré l'un & l'autre.

Adieu.

RIVERSY.





LETTRE CXVIII.

*Sir Guillaume Fermor , au Comte
de*

A Sillery , ce 8 Avril 1767.

IL est sûr, Mylord, que la pauvreté est la compagne inséparable de la paresse & de l'indolence. La preuve en éclate ici à chaque instant. La fertilité du sol n'empêche pas les Canadiens d'être pauvres sur des terres qui leur appartiennent & dont ils ne payent que le cens le plus modique à leurs Seigneurs.

Leur extrême indolence se montre dans toute leur conduite. Il est rare de voir les payfans marcher à pied. Ce seroit même une fatigue

D'EMILIE MONTAGUE. 161
insupportable pour eux que de monter à cheval : à l'imitation de leurs Seigneurs qui sont aussi lâches & aussi paresseux , ils se panchent nonchalament , selon la saison , dans un traîneau ou dans une chaise.. Ils ne se donnent pas même la peine de conduire la voiture. Un Domestique , assis sur le siège , mene le cheval. Ils ont l'hyver les mains dans un gros manchon , & avec tout cet appareil, qui annonce de l'opulence ; leurs femmes & leurs enfans n'ont souvent pas de pain.

L'hyver se passe parmi eux dans un mélange d'enjouement & d'innocence. Leurs momens de gaieté sont remplis par la danse & les festins. Ils fument & boivent de l'eau-de-vie auprès d'un poële bien échauffé pendant tout le reste du temps. Lorsque le retour de la belle saison

les invite à cultiver la terre pour se procurer leur subsistance, ils se contentent de retourner une seule fois le gazon. Ils n'y répandent point d'engrais, & la terre, sans être ameublie par la herse, reçoit la semence qu'ils y jettent, & ils ne s'en inquiètent qu'au moment de la recolte.

Le climat influe beaucoup sur le tempérament des habitans de cette Colonie. Il porte le corps & l'esprit, & singulièrement l'esprit à cette excessive indolence. La chaleur de l'été affoiblit les forces de l'âme, & jette dans tout le genre nerveux une espèce de lassitude qui s'oppose aux progrès de l'industrie. L'hyver, qui est un autre extrême, glace, resserre, engourdit toutes les facultés actives de l'esprit.

Il faut ajouter à cela que le goût universel pour les amusemens dans

D'EMILIE MONTAGUE. 165

cette saison & qui est nécessaire pour en prévenir les mauvais effets, donne une habitude de dissipation & de fainéantise qui rend le travail plus difficile, plus fâcheux, plus incommode lorsque la belle saison reparoit.

La religion qu'ils suivent offre avec cela des obstacles qui nuisent à l'industrie & à la population. Les fêtes nombreuses les accoutument à l'oisiveté, & les Couvens enlèvent à la Société un grand nombre de sujets qui lui seroient utiles. C'est ainsi que la paresse & les abus qui se glissent dans la pratique de la Religion, s'opposent aux vœux de la Providence & rendent la bonté du Ciel inutile.

Je suis étonné que les François, qui sont de bons politiques, n'aient pas fixé le nombre des Couvens & des Sujets qui doivent les peupler.

& qu'ils n'aient pas diminué la multitude des Fêtes. L'intérêt de la population & de l'industrie, qui sont les principales forces des Etats, les y excite si puissamment, que je ne doute pas qu'ils ne fassent sur ce point quelque sage réglemeut.

C'est ce qui est cause que les Colonies Angloises de l'Amérique, sont beaucoup plus peuplées que celles de France. Je ne vois point d'abus plus funeste dans une Nation, que d'encourager, sous quelque prétexte que ce soit, le Peuple à l'oisiveté, & de prétendre faire une vertu du célibat parmi la jeunesse.

Je crois qu'il ne seroit pas difficile de réformer ces abus dans le Canada, sans porter d'atteinte ni d'altération aux Dogmes de la Foi des Habitans. Il seroit injuste, inhumain & peu sage, de les gêner dans la liberté de

D'EMILIE MONTAGUE. 165
rendre un culte à la Divinité de la
maniere qu'ils croyent la meilleure...
Mais il seroit bon , en même tems ,
de mettre des bornes aux inconvé-
niens qui enpeuvent résulter. . .

J'ai l'honneur d'être , &c.

F E R M O R.





LETTRE CXIX.

*Miss Emilie Montague , à Madame
Melmoth.*

A Sillery , ce 8 Avril 1767.

JE pensois bien , Madame , que ma conduite , qui vous a déjà paru si singuliere à l'égard du Chevalier Clayton , vous paroîtroit encore plus extraordinaire dans l'occasion présente. Je ne l'ai point épousé parce que je ne l'aimois pas : mais j'aime Rivers. On n'a jamais ressenti de tendresse plus vive que la mienne : il le sçait , & , cependant , je refuse de lui donner la main. C'est une contradiction qui doit me faire passer , dans votre esprit , pour une fem-

D'EMILIE MONTAGUE. 167
me indéfinissable , & qui ne se laisse
uniquement guider que pas des ca-
prices extravagans. Je ne me plains
point des reproches que vous me
faites à ce sujet. Ne vous imaginez
pourtant pas que j'aye perdu le
bon sens. Rivers est , à mes yeux ,
le plus aimable , le plus tendre &
le meilleur de tous les hommes. Le
plus grand bonheur que je puisse
souhaiter, est de passer mes jours avec
lui dans la douce union qui doit être
l'effet d'une tendresse telle que nous
l'avons l'un pour l'autre. Je ne peux
pas même supporter l'idée qu'il
pourroit en épouser une autre que
moi. Mais dois-je céder à son em-
pressement , lorsque sa ruine seroit
l'effet infallible de notre mariage ?
Dois-je le condamner à un exil per-
pétuel dans le Canada ? Ne mettrois-
je pas un obstacle éternel au succès

des vues qu'il doit avoir dans son Pays, & que sa naissance, ses liaisons, ses talens, son âge, doivent l'exciter à suivre? Je suis son amie, & il est de mon devoir de faire céder l'intérêt de l'Amante à son bonheur.

Sa tendresse l'aveugle. Il ne voit d'autre objet que moi dans tout l'Univers. Mais souffrez, Madame, que j'interroge ici votre candeur? Me conseillerez-vous de saisir ce moment d'yvresse pour lui faire faire une chose qui seroit si contraire à ses intérêts? Je suis sûre que non. Nous n'avons donc l'un & l'autre qu'un parti à prendre; c'est de retourner en Angleterre. Je me retirerai chez ma parente; & lui, au milieu de sa famille, de ses alliés, de ses amis, poursuivra la fortune à laquelle il est destiné. Son Emilie pourroit-elle

elle souffrir qu'on pût lui reprocher de l'avoir arrêté dans la carrière d'une ambition qu'il lui sied si bien d'avoir ? Ne dois je pas plutôt l'encourager à ne rien négliger pour suivre une entreprise aussi digne de lui ? Son mérite n'est pas fait pour être enseveli dans les déserts du Canada. Le séjour de la barbarie & de l'ignorance ne doit jamais être l'asyle d'un homme qui peut aspirer aux honneurs & à la fortune qui l'attendent dans sa patrie.

J'ai donc recours à vous , Madame. Je vous prie de le détourner du dessein qu'il a de se fixer en Canada. Le mariage de sa sœur a, en quelque sorte , dissipé les courses qui l'avoient obligé de venir ici. Il n'a plus de motif d'y rester , que sa tendresse pour moi. On me blâmeroit de l'y retenir. Dites-lui, je

vous prie , que je ne l'épouserai point au Canada. Je sçais que son absence affecte sensiblement sa mere. Enfin , son retour en Angleterre est très - essentiel à son propre bonheur , & , s'il le faut dire , il est essentiel au mien. J'aurois un reproche continuel à me faire de ne le pas voir dans une situation digne de lui & dont je l'aurois privé. Je n'ai point d'ambition pour moi-même ; mais j'en ai pour lui. Je suis orgueilleuse de le voir tel qu'il doit être ; & s'il m'aime , il satisfera ces deux passions. Ah ! qu'il laisse le Canada à ceux que l'intérêt & le devoir y retiennent ! J'espère qu'il prendra ce parti. Pour moi je me contente d'être aimée. Je laisse le reste au temps. La plus grande obligation , Madame , que je puisse jamais vous

D'EMILIE MONTAGUE. 171.
avoir, c'est de le persuader de re-
tourner en Angleterre.

EMILIE MONTAGUE.





LETTRE CXX.

Miss Fermor, à Madame Temple.

A Sillery, ce 9 Avril.

JE suis seule ici, ma chere Lucie. Votre frere est allé à Montréal pour voir des terres qu'on lui propose, & Emilie alla hier à Québec. Une Dame de sa connoissance y est arrivée de la nouvelle Yorck, & elle n'a pû se dispenser d'aller lui tenir compagnie. Cela durera, peut-être, quinze jours.

Je m'apperçois déjà de son absence. Fitzgerald fait ses efforts pour me la rendre moins sensible: mais il n'y réussit pas. Sçavez-vous qu'il commence à devenir très-

D'EMILIE MONTAGUE. 173
pressant ? En vérité, je ne sçais si je
pourrai résister long - temps à ses
attaques. Le retour du beau temps
le favorise. L'hyver avoit pour ainsi
dire glacé toutes les avenues de
mon cœur ; mais la douce chaleur
du soleil d'Avril, fait fondre cette
glace, & le cœur s'échauffe & s'ou-
vre comme le sein de la terre. La
tigresse la plus féroce n'étoit pas
plus cruelle que je l'étois pendant
le froid... mais je ne peux plus ré-
pondre de rien aux approches du
mois de Mai... Il ranime toute la
nature.

Il y a beaucoup d'apparence que
mon pere prend un vif intérêt à
Fitzgerald. Mais il ne m'en dit rien.
Il croit qu'il ne seroit pas prudent
pour le succès de ses vûs de me
faire connoître qu'il désire qu'elles
réussissent. S'imagine-t-il que je ne
le evine pas ?

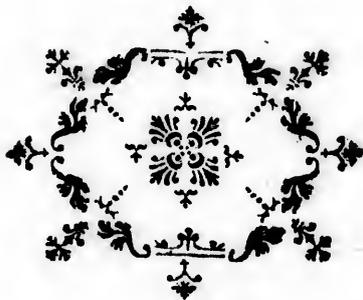
La décence, il en faut mettre en tout, m'obligera de lui demander gravement ce qu'il pense sur ce point... Mais j'attendrai que je sois bien déterminée : l'usage veut qu'on ne demande conseil à ses amis que lorsqu'on peut leur dire la résolution qu'on a prise soi-même.

Une lettre d'Emilie?... Mais quel tissu d'absurdités ! Je ne conçois rien à ces *tendres amantes* : elles se forgent des idées si singulieres ! Adieu, il faut lui faire réponse.

BELL FERMOR.

P. S. Je craignois que votre frere n'eût encore trouvé le Chevalier à Montréal : mais il en étoit parti depuis quelques jours. Cette nouvelle m'a fait plaisir. Rivers a beaucoup de bon sens ; ses égards pour Emilie le rendent encore plus circonfpect. Le Chevalier est froid à la

D'EMILIE MONTAGUE. 175
glace : malgré cela , j'appréhendois
qu'il n'y eût entr'eux quelque que-
relle , & quoiqu'un duel relève la
gloire d'une Héroïne de Roman,
Emilie n'auroit point du tout été
contente de cette aventure.





L E T T R E C X X I .

*Miss Emilie Montague , à Miss Bell
Fermor.*

Ce Jeudi matin.

N'Oublierez - vous pas , chere amie , qu'il y a ce soir assemblée chez le Gouverneur ? ... Tâchez , je vous prie , de vous placer auprès de Madame Desroches. Croyez - vous qu'elle aie reçu des nouvelles de Rivers ? Faites-moi le plaisir de vous en informer sans paroître avoir dessein de le sçavoir. Je n'ose le lui demander moi-même , & je serois fort curieuse d'en être instruite.

Vous pensez bien que ce n'est point la jalousie qui excite en moi ce mouvement de curiosité. Mais j'aurois le plaisir de donner un plus

grand prix à ses lettres, si j'étois sûre qu'il n'a point écrit à d'autres personnes... Je suis loin de désapprouver l'amitié qu'il a conçue pour Madame Desroches. Elle est aimable & mérite les sentimens qu'il a pour elle; mais ce seroit, ma chere, une cruauté de sa part, que d'encourager une affection qui lui feroit traîner une vie languissante; si elle ne la surmontoit pas. Je ne serois point fâchée qu'il lui écrivît si elle étoit dégagée de sa passion... mais vous sçavez qu'elle l'adore. C'est lui faire un tort irréparable que de lui écrire dans une pareille circonstance. C'est autant pour elle que pour moi que je suis inquiète de ce que Rivers a fait à ce sujet.

Lisez la lettre qu'il m'écrit. Avez-vous jamais rien lû d'aussi tendre, d'aussi passionné? Il excelle en tout. Ses lettres, sa conversation réunis-

sont tout ce qui peut doucement engager, tout ce qui peut gaiement enchanter le cœur d'une femme.

Je n'ai même point vû d'Etrangers qui ne l'écoutassent avec la plus grande attention & avec un plaisir dont à peine ils pouvoient se rendre raison.

Il intéresse tout le monde sans le vouloir & malgré lui. Mais lorsqu'il veut plaire, lorsqu'il s'adresse à celle qu'il aime, lorsque ses yeux parlent le doux langage de son cœur, & que son Emilie y lit un nouvel aveu de sa tendresse... lorsque sa voix enchanteuse exprime enfin les sentimens de la plus noble des ames qui ne jamais animé une forme humaine... Ah! ma chere Bell, l'éloquence de Rivers semble être celle de la Divinité même...

Je fais une réflexion. J'ai envie de ne point aller ce soir chez le

Gouverneur. On voudroit me faire danser, & je ne veux point danser pendant que Rivers est absent. Mon refus ne manqueroit pas de faire jaser les observatrices ordinaires de nos actions. Je ne veux pas m'exposer à leur caquet. Je resterai chez moi, & j'écrirai à Rivers. Aussi-bien ai-je beaucoup de choses à lui dire. On est si interrompu à Québec que je n'aurois, peut-être, pas le temps d'ici à lundi de les lui expliquer toutes. J'aurai, du moins, la soirée à moi... Mais vous viendrez me voir.

EMILIE MONTAGUE.





L E T T R E C X X I I .

*Miss Bell Fermor à Miss Emilie
Montague.*

Jeudi matin.

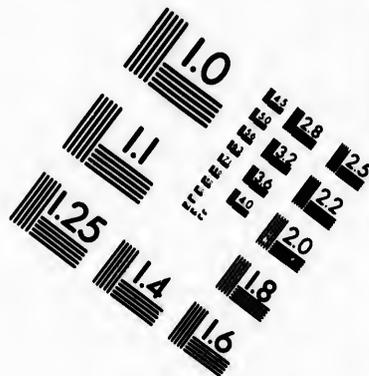
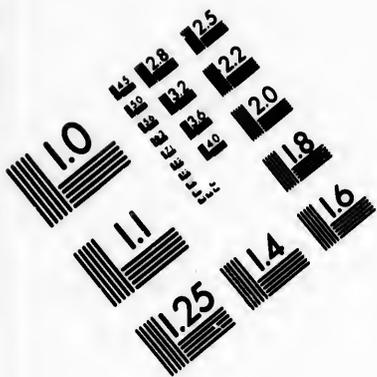
TRanquillisez-vous. Je vous garantis que Madame Desroches n'a point reçu de lettres de Rivers. Mais quand elle en auroit reçu, quel mal à cela? Que vous importe à qui il écrive? Ne vous aime-t-il pas? N'êtes-vous pas sûre de lui? Je serois très-fâchée de faire à Madame Desroches la moindre question sur ce qui vous inquiète : ne voyez vous donc pas que ce seroit lui donner une espèce de triomphe?

J'irai vous voir à six heures, & je compte vous trouver plus parée qu'à

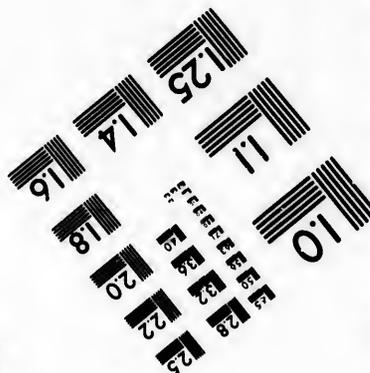
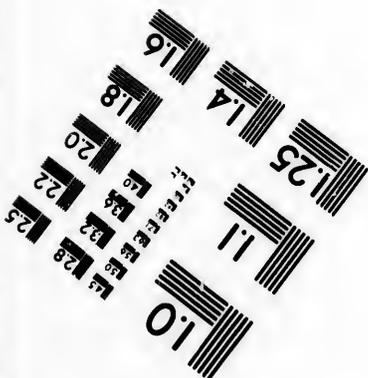
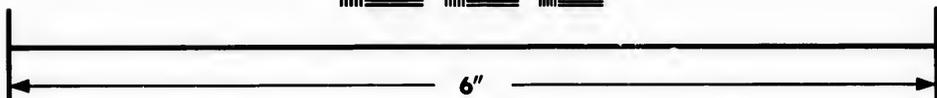
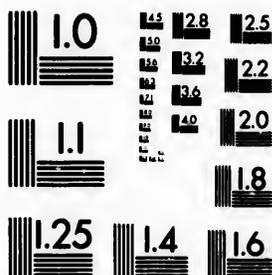
D'EMILIE MONTAGUE. 187
l'ordinaire. Cela veut dire que je ne
prétends pas que vous restiez chez
vous. Je veux que vous veniez chez
le Gouverneur ; je veux même que
vous dansiez. Ces sacrifices tiennent
de l'enfantillage & ne signifient rien.
En vérité, il est étonnant que vous
soyez encore aussi neuve en amour.
On vous prendroit presque pour le
pendant de l'Héroïne du Comte de
Douglas. Rivers seroit très-fâché à
cause de vous d'apprendre que vous
n'auriez point dansé. . Peut-être se-
roit-il fort aise, cependant, que
vous en eussiez eû l'idée pendant un
moment ; mais je suis sûre qu'il vous
gronderoit d'y avoir persévéré...
Ah ! voilà bien, diroit-il, la conduite
d'une jeune infatuée de dix-sept
ans... Mais Emilie qui en a vingt-
quatre ?... Il auroit raison. Vous ne
seriez pas excusable.

Je vous fais, moi, un sacrifice.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0 4.5

5.0 5.6
6.3 7.1
8.0 9.0

dont vous devez sûrement me sçavoir gré. Je vous abandonne Fitzgerald pour toute la soirée. Le Colonel H. fera son Substitut & me fera danser. Tout cela est déjà réglé, & je crois que Fitzgerald vaut bien le divin Orateur dont l'absence vous cause tant de petits chagrins.

Adieu. Sur-tout soyez prêt.

BELL FERMOR.





LETTRE CXXIII.

*Miss Emilie Montague , à Miss
Bell Fermor.*

A Québec , ce samedi matin.

JE ne me pardonne pas les impressions de haine que j'avois ressenties contre Madame Desroches. Elle passa hier la journée avec nous. Je m'appercevois qu'elle avoit quelque chose d'inquiétant dans l'esprit. Elle me pria l'après-dînée de passer avec elle dans mon appartement. J'y consentis en me faisant un effort ; & elle m'ouvrit son cœur au sujet de Rivers.

C'est , peut-être , de toutes les femmes la plus noble & la plus aimable. Je n'ai été , à son égard ,

qu'une femme injuste & capricieuse. La haine que je lui portois étoit indigne de mon caractère... Je rougis d'avoir eû un sentiment aussi bas, tandis que je ne devois, au contraire, qu'admirer la générosité des siens.

Ah! devois-je ainsi la détester? N'étoit-elle pas dans l'affliction? N'étoit-ce pas une raison pour exciter plutôt ma bienveillance? Ne l'avois-je pas privée de tout espoir d'être aimée? Devois-je encore lui envier le plaisir de jouir de sa présence? Sûre d'être aimée de Rivers, n'étoit-ce pas une cruauté de désirer qu'il lui retirât même son amitié? Elle avoit les raisons les plus fortes de me haïr. Elles ont glissé sur son âme. J'aurois dû l'aimer & la plaindre.

Il n'y a point de malheur qui puisse égaler celui d'aimer Rivers.

D'EMILIE MONTAGUE. 185
sans espoir de retour. Elle l'a cependant éprouvé sans se plaindre ; elle a même eû le courage d'être la confidente de sa passion pour moi. Le croiriez-vous, ma chere Bell ? Il lui avoit avoué toute la tendresse que je lui ai inspirée. Il la lui avoit peinte avec des couleurs si vives, que toute autre qu'elle qui auroit pû écouter la raison, auroit perdu tout espoir de le toucher ; » mais » l'amour, m'a-t-elle dit, qui se » fait un jeu cruel de nous flater & » de nous tromper, m'a fait supposer qu'il étoit possible que vous » pussiez le refuser. Je me suis imaginé que la reconnoissance alors » pourroit l'attendrir en faveur d'une » femme qui l'aime d'une maniere » aussi pure & aussi désintéressée que » moi. Mais mon voyage à Québec » a déchiré le voile magique que

» l'amour avoit étendu sur mes yeux ;
» Je suis convaincue que l'espoir qui
» m'étoit venu luire n'étoit qu'un
» vain prestige. J'ai d'abord vû que
» vos âmes étoient formées l'une
» pour l'autre ».

» Je vous avoue , continua-t-elle,
» que je l'aime encore avec la mê-
» me ardeur : mais ne vous effrayez
» point de ma passion. Je ne puis
» faire le bonheur du plus aimable
» des hommes : tous mes vœux se
» réunissent pour que vous le ren-
» diez heureux ; & je suis enchantée
» de vous en trouver plus digne que
» moi.

» Vous avoueraï-je , cependant ,
» une foiblesse que je me reproche ?
» Vous me parûtes , au premier af-
» peçt , une rivale si dangereuse que
» je ne pus défendre mon cœur de
» céder à une impulsion de haine.

» La raison ne tarda pas à dissiper
» cette indigne sensation. Il m'en a,
» cependant, coûté des efforts pour
» la vaincre. La complaisance de
» Rivers n'y a pas peu contribué.
» Ses attentions dissipoiént un peu
» mon chagrin & me donnoient
» plus de force pour vous voir avec
» tranquillité; mais la partie de bal à
» la campagne manqua de détruire
» tout ce que la réflexion avoit ga-
» gué sur mon esprit. La tendresse
» que ses yeux vous exprimérent ce
» jour-là, comparée avec les simples
» attentions qu'il eut pour moi, me
» causa une peine extrême.

» C'est, cependant, à cette in-
» différence sensible que je dois l'es-
» péce de tranquillité dont je jouis
» maintenant. Elle me fit voir que
» je n'avois d'autre parti à prendre
» que de surmonter une passion qui

» feroit le malheur de ma vie, si je
» m'obstinois à l'entretenir... Je me
» défie encore de ma fermeté, & je
» ne sçais qu'un moyen de la con-
» server. C'est de ne plus revoir Ri-
» vers. Je suis résolue de retourner
» chez moi aussi tôt que je pourrai
» traverser la riviere avec sûreté. Il
» ne fera pas encore de retour.
» Mais j'ai une grace à vous deman-
» der. Engagez-le, je vous prie, à
» ne point venir s'établir dans mon
» voisinage. La délicatesse de mes
» sentimens pour lui, semble exiger
» de là sienne qu'il ne trouble point
» le repos de ma vie. Je ne pourrois
» pas répondre de mon cœur si je
» continuois à le voir. Ce n'est qu'en
» fuyant qu'on peut se défendre des
» atteintes de l'amour. L'absence de
» Rivers, dans ma situation, étoit
» le plus grand bonheur qui pût

D'EMILIE MONTAGUE. 189

» m'arriver. Elle a donné du loisir à
» ma réflexion. Je vois de plus en
» plus combien votre caractère est
» aimable ; votre tendresse pour lui
» me fait un plaisir infini. Je serois
» au désespoir d'avoir à me repro-
» cher la seule idée même de pou-
» voir altérer votre bonheur réci-
» proque. J'ai , cependant , un es-
» poir. Vous ne voudrez , sans dou-
» te , pas me défendre le tendre
» souvenir que je conserverai
» toujours d'un homme qui auroit
» pû faire mon bonheur , s'il ne
» vous avoit pas connue... Je vous
» crois le cœur trop bien placé pour
» haïr une femme qui vous estime ,
» qui sollicite même votre amitié ,
» quoique vous soyez sa rivale heu-
» reuse.

Ah ! ma chere Bell , que cette
conduite m'a vivement touchée. J'en

ai versé des larmes. Nous nous sommes embrassées avec transport ; & si mon cœur , mon foible cœur , ne se trompe pas , j'aime Madame Desroches.

Elle souhaite que Rivers retarde son retour afin de pouvoir partir sans le revoir. » Il n'y a , dit-elle , » que l'amour qui puisse excuser le » voyage imprudent que j'ai fait ; » c'est une indiscretion qui , peut- » être , donne sujet à la méchanceté » de se déchaîner contre moi ». Mais quelle franchise , quelle sincérité , quelle générosité n'a-t-elle pas montrée dans tout ce qu'elle m'a dit !

Que je suis au-dessous d'elle , ma chere ! Je rougis lorsque je fais la comparaison de son caractère & du mien. Mon ame se soulève de voir la sienne infiniment plus élevée. Ah !

comment Rivers ne lui a-t-il pas donné la préférence sur moi? Et c'est cette femme qui ne me paroiffoit dominée que par la vanité! que ma méprise m'humilie!

Je me connois assez bien, ma chere Bell, pour être sûre que le mérite des autres ne me cause point d'envie. Cependant, l'excès de mon amour pour Rivers me fait craindre toutes les femmes qui pourroient être mes rivales.

Le mérite de Madame Desroches m'offensa. Les qualités aimables de son esprit me firent de la peine: mon dépit ne les attribua qu'à l'affection. Je ne pouvois souffrir qu'on la trouvât seulement agréable. Hélas! cette injustice n'étoit pas dans mon cœur: elle venoit de l'amour.

Ne trouvez-vous pas qu'elle a raison de ne plus le revoir? Je l'ad-

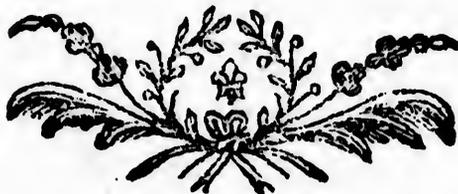
admire. J'applaudis à sa résolution. Mais, dites-moi, pensez-vous qu'elle y persévérerait si elle l'aimoit autant que moi ? Elle a, peut-être, déjà aimé, & son cœur a perdu quelque chose de sa première sensibilité.

Je voudrois que toutes ses qualités aimables fissent autant d'impression sur mon cœur que sur ma raison. Je l'estime, je l'admire, je peux même dire que je l'aime ; mais si Rivers revenoit avant qu'elle partît, ces sentimens ne tiendroient pas contre son retour. Ils s'affoibliroient sensiblement. La plus légère préférence ou réelle, ou qui ne seroit que l'effet de mon imagination, me feroit retomber dans toutes les foiblesses dont elle a été l'objet. J'adore, j'idolâtre la beauté de son caractère : mais je ne puis vaincre la
répugnance

D'EMILIE MONTAGUE. 193
répugnance que j'ai à cultiver son
amitié. Cela est au-dessus de mes
forces.

Je ne puis vous aller voir : mais
vous êtes libre. Venez de grace à
Québec , j'ai tant de choses à vous
dire sans celles que je vous écris !
Adieu , je compte sur vous tantôt.

EMILIE MONTAGUE.





LETTRE CXXIV.

Sir Fermor au Comte de

A Sillery, ce 14 Avril.

J'Avoue , Mylord , que l'Angleterre est peuplée : mais elle ne l'est qu'en proportion de son étendue , & elle ne peut pas fournir à la population de ses Colonies. Ses Habitans lui sont d'ailleurs trop utiles pour qu'on en doive souffrir l'émigration. Ce n'est tout au plus que ce qu'on pourroit tolérer si elle ne pouvoit pas les occuper.

Notre intérêt d'avoir des Colonies n'est , cependant , pas problématique. Elles sont absolument nécessaires à notre commerce. Elles sont la source la plus sûre & la plus

abondante de notre opulence. C'est d'elles, principalement, que dépend l'existence de notre puissance comme Nation commerçante. Il est donc très-essentiel que l'attention du Gouvernement se porte, sans cesse, à en accroître la population & à les rendre plus florissantes.

Mais il n'est pas moins intéressant, en même temps, que cette population ne s'augmente pas au détriment de celle de l'Angleterre. C'est ce qui rend l'acquisition que nous avons faite d'un peuple aussi nombreux que celui du Canada très-précieuse. On nous auroit donné une étendue de terre déserte & inculte, encore plus grande, que nous n'en retirions pas tant d'avantages.

Les Anglois ne sont pas propres à devenir les premiers Colons d'un pays désert, ni à défricher des terres neuves. Attachés à leur pays na-

tal, ils ne le quittent qu'avec peine & à la dernière extrémité... La portion industrieuse du peuple ne passe point dans les Colonies, & l'on n'y voit arriver que des essaims de vagabonds, de libertins, & de gens livrés à la paresse & à l'oisiveté qui ne valent rien nulle part. Les Anglois, d'ailleurs, quoique industrieux, actifs & entreprenans, craignent la fatigue & les besoins inévitables d'un établissement naissant.

Les Allemands, au contraire, avec la même utilité, ont une patience, une persévérance, une sobriété qui les rend, peut-être, le peuple de l'Europe le plus propre à cultiver un nouveau pays. On ne peut trop les exciter à venir s'établir dans nos Colonies. C'est acquérir un accroissement de force réelle sans affoiblir l'Angleterre. Hé ! pouvons-nous donner trop de soins pour y retenir

le peuple ? La raison & l'expérience concourent depuis long - temps à prouver qu'un peuple industrieux n'est jamais trop multiplié.

Ce n'est pas parce que les terres étoient insuffisantes autrefois pour nourrir les peuples du Nord qu'ils abandonnerent leur pays ; c'est qu'ils étoient trop paresseux pour les cultiver. C'étoient des peuples féroces, ignorans, grossiers, livrés à l'ardeur de la guerre, tels que sont les Sauvages de l'Amérique. Toute autre occupation leur paroissoit indigne de l'homme ; le défaut d'industrie, le mépris barbare qu'ils faisoient de l'Agriculture & de tous les Arts utiles, furent la cause de leurs émigrations successives.

L'Angleterre se dépeuple d'une manière sensible ; cela se voit au premier coup d'œil. La raison en est facile à concevoir. On a pris la

méthode de réunir les petites Fermes pour en former de plus grandes que l'on convertit en pâturages. C'est porter le découragement dans l'Agriculture. On a recherché les causes qui nous ont fait manquer de pain ; mais on n'a pas voulu voir celle-là. Il n'y en a pourtant pas d'autre. C'est elle aussi qui empêche nos payfans de se marier... Enfin , l'Agriculture qui étoit si active en Angleterre , diminue & périt sans cesse ; & si ceux qui possèdent de grandes terres n'ont pas assez de vertu pour remédier à ce mal en les divisant, il deviendra destructif.

Mais je m'éloigne de mon objet. Je ne voulois vous parler que du Canada. Puissions - nous conserver un si grand nombre de sujets ! Il faudroit pour cela les gouverner avec bonté ; les exciter à parler notre langue, leur faire connoître la

douceur de nos loix & leur inspirer l'idée qu'elles sont faites pour rendre un peuple heureux. Il faudroit, en même temps, tourner leur esprit à l'industrie & au commerce. C'est l'unique moyen de leur procurer de l'aisance & d'augmenter leur nombre. Tout cela n'est pas impossible ; cela n'est que difficile à faire.

Mes lettres ne sont pour ainsi dire qu'un passage d'une chose à l'autre. Je crois vous avoir déjà dit quelque chose du climat : mais voici ce qu'il opère sur la santé. L'air est très pur, très-serein. On vit ici jusqu'à un âge fort avancé, sans infirmité... mais la pulmonie ne laisse pas que de faire des ravages parmi la jeunesse. La vieillesse fait ses impressions sur le peuple beaucoup plutôt qu'en Europe. C'est ce qui fait dire

à ma fille qu'elle déteste un pays où la vieillesse ne se prolonge qu'en abrégant le temps de la jeunesse.

Les maladies des pays froids ne proviennent que du défaut de transpiration. L'exercice & la dissipation auxquels on se livre ici, sont les meilleur médecins dont on puisse emprunter le secours.

J'ai quelques détails à vous faire sur les productions naturelles du Canada. Il y en a beaucoup qui ne se trouvent point dans d'autres pays. La Providence a voulu que chaque Contrée du Monde eût ses productions particulières pour entretenir des communications entre les Nations les plus éloignées. Un homme qui fait croître dans un pays un grain, un fruit, ou même une simple fleur, qui n'y étoit pas auparavant, mérite, selon moi, plus de

D'ÉMILIE MONTAGUE. 201
louanges qu'un Héros. C'est un bien-
faiteur du genre humain , un créa-
teur qu'on doit bénir. Cela fera l'ob-
jet d'une autre lettre.

J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.





LETTRE CXXV.

*Le Colonel Rivers , à Miss Emilie
Montague.*

A Montréal , ce 14 Avril.

JE ne m'attendois pas , je vous l'avoue , ma chere Emilie , que vous insisteriez à me détourner de ce dessein. Quoi ! tout ce que je vous ai dit à ce sujet n'a pû vous résoudre à l'approuver ? Est - il possible que vous puissiez ne point vouloir ce qui assureroit mon bonheur , & ce qui n'étoit pas moins essentiel au vôtre ? Je croyois ne mètre pas trompé. J'excusois , j'admirois même votre scrupule : c'étoit la crainte & le sentiment d'un cœur généreux : mais après avoir combattu vos raisons

par des motifs aussi forts, devois-je soupçonner que vous me les opposeriez encore ?.. Ah ! vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

Est-ce que votre cœur soupçonneroit que le mien regarderoit le Canada comme un exil en m'y établissant avec vous ?.. Examinez-vous, ma chere Emilie, & dites moi si votre aversion pour ce pays-ci n'est pas plus forte que votre tendresse pour moi.

Je vous l'avoue. Je suis sensiblement affecté de la force avec laquelle vous pressez Madame Melmoth, de me dissuader de me fixer en Canada. Avec quelle ardeur vous desirez que je retourne en Angleterre !... Il semble que vous ne voyiez pas que cela formeroit une barriere éternelle entre nous, ou plutôt... Hélas ! ma belle Emilie, il n'y a que le jugement qui puisse approu-

ver vos raisons ; mais l'amour les rejette. Est ce à l'ambition, dans cette concurrence, à remporter la victoire sur la tendresse ?.. Vous vous croyez généreuse : vous n'êtes qu'indifférente : fille insensible ! vous ne connoissez pas l'amour.

Ecrivez moi sur le champ , je vous prie. Que les plus légères émotions de votre âme se retracent de cette maniere à mes yeux. Je tremble de m'appercevoir que votre affection soit moins vive que la mienne.

Adieu. Songez que je suis dans la peine & qu'il n'y a que votre réponse qui puisse m'en tirer. Se peut il qu'Emilie aie cessé d'aimer celui qui ne voit d'autre objet qu'elle dans tout l'Univers ?

R I V E R S.

Vous ne connoissez pas le cœur de votre amant : vous supposez qu'il

D'EMILIE MONTAGUE. 205
à une autre ambition que celle d'être aimé de vous.

Mais que viens-je de relire dans votre lettre ? *Vous ne m'épouserez pas en Canada.* Oh Ciel ! Et c'est vous Emilie qui avez prononcé cet arrêt ? Vous n'avez donc pas songé que ma fortune n'est pas assez considérable pour que je vous épouse en Angleterre ?... Ah ! je n'ai pas besoin de votre réponse pour sçavoir ce que vous pensez... mon malheur est certain.





LETTRE CXXVI.

*Miss Emilie Montague au Colonel
Rivers.*

A Québec, ce 17 Avril.

QUE votre dernière lettre, mon cher Rivers, est différente de toutes celles que vous m'avez écrites précédemment ! Qu'ai-je donc fait qui puisse m'attirer des soupçons aussi injustes ? Que les hommes sont peu équitables dans toutes les liaisons qu'ils ont avec notre sexe !

Je ne connois donc pas l'amour ! Et c'est de l'homme qui m'inspire une passion aussi vive que vient ce reproche cruel ? Je ferois tout pour le rendre heureux ; je sacrifierois ma vie, s'il le falloit, pour faire son

bonheur. O Ciel ! Et il doute un seul instant de la tendresse de son Emilie ? Ses yeux, son air, ses regards, son indiscretion même ne vous ont ils pas dit mille fois, & malgré elle, le secret de son cœur ? Vous l'avez sçu long-temps avant qu'elle fût persuadée que vous l'aimassiez vous même.

Que ne puis-je songer, hélas ! qu'à ma propre satisfaction ! Je vivrois contente, avec vous, au milieu d'un désert. Tous les lieux, toutes les situations me seroient également agréables avec vous. Sans vous l'empire du monde entier ne causeroit pas le moindre plaisir à votre Emilie.

Laissez-moi lire dans ces yeux qui me peignent le plus tendre amour, faites-moi entendre cette voix douce qui m'enchanté, & je suis insensible à tout le reste. Ce qui se passe au-

tour de moi n'attire point mon attention ; ce qui n'a point de rapport à vous s'évanouit comme ces songes du matin , dont l'impression légère s'efface dans un instant. Mon âme remplie de la passion que vous m'inspirez , ne peut s'occuper d'aucune autre idée. Le rang , la fortune , mes amis , mon pays natal , qui tant de fois m'a fait soupirer après le plaisir de le revoir , ne me font rien quand je les compare à vous. Mon Rivers est ce que j'ai de plus cher , de plus précieux ; il me tient lieu de tout.

Je vous ai engagé à retourner en Angleterre ; c'est pour l'amour de vous. Je vous en prie encore. Je vous suivrai. Je vous jure par ma tendresse de ne jamais en épouser une autre. Je vous verrai. Ce sera avec un vrai plaisir que je recevrai les tendres assurances de votre amour,

D'EMILIE MONTAGUE. 209

La fortune vous sera plus favorable que vous n'osez l'espérer. Elle nous unira, & nous jouirons de la satisfaction de ne point détruire le repos & la tranquillité de votre mere.

Vous voyez, mon cher Rivers, mon cœur à découvert. Vous a-t-il jamais été caché? Je n'ai plus qu'une chose à vous dire. Si vous persistez dans votre dessein, si tout ce que je vous y oppose ne peut vous empêcher de faire d'aussi grands sacrifices à votre tendresse; parlez: je n'ai d'autre volonté que la vôtre.

EMILIE MONTAGUE





L E T T R E C X X V I I .

Sir John Temple , à Miss Fermor.

A Londres, ce 17 Février.

LUCIE vouloit vous écrire , ma charmante Bell. Madame Melville est venue passer quelques jours chez nous, & la compagnie assidue qu'elle est obligée de lui faire l'empêche d'avoir ce plaisir. Elle m'a chargé de vous écrire pour elle ; jugez de mon empressement à remplir ses desirs lorsqu'ils m'offrent l'occasion de vous écrire aussi pour moi-même.

Vous seriez-vous attendue, lorsque vous êtes partie pour l'Amérique, que je serois bientôt un homme qui pourroit disserter d'après lui-même sur le bonheur ou le désagrément.

ment d'avoir une femme pour toute la vie? Je n'ai à vous parler que de félicité, de plaisir, de ravissement.

Je suis devenu d'une constance dont je ne me serois jamais cru capable... Vous confierai-je un secret? Oui, mais à condition que vous ne le direz à personne; on se moquerait de moi. Je ne me suis pas senti la plus légère inclination pour d'autres femmes depuis que votre aimable amie me retient dans ses chaînes. Je ne vois plus les belles qu'avec les yeux dont j'admire froidement un beau parterre d'Anemones ou d'Hyacinthes... Ses charmes sont les seuls qui me touchent.

Vous sçavez comme elle est belle; mais ce n'est pas sa beauté seule qui m'affecte Il y a en elle un mélange de délicatesse, de vivacité, d'innocence, de modestie qui répand sur

toute sa personne des grâces inexprimables. Chaque jour, chaque heure, chaque moment la fait paroître plus aimable à mes yeux.

Quel charmant sourire ! Il semble que ce soit celui de l'ingénuité, de la tendresse. Quelle douce ardeur, quel plaisir, quel feu dans ses yeux ! Que d'attentions engageantès & que je ne puis vous peindre ! L'amour seul en connoît le prix.

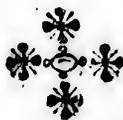
Mon bonheur ne peut s'exprimer. Ma tendresse est une espèce d'idolâtrie ; vous ne pouvez vous imaginer jusqu'à quel point cette femme charmante m'asservit.

Jugez-en par ce qu'elle exige de moi en ce moment. Elle veut absolument que je finisse ici ma lettre. Je vous en ai, dit elle, assez dit : autre preuve de son empire ! il faut que je la mène à l'Opéra avec Ma-

D'EMILIE MONTAGUE. 213
dame Melville. Combien de fois
n'ai - je pas frondé cette complai-
sance dans d'autres maris ! Mais elle
me fait aimer ce que je trouvois de
plus ridicule... Elle me dit de vous
marquer qu'elle vous aime avec une
tendresse infinie. Les belles femmes
ne passent pas pour avoir beaucoup
de sincérité les unes envers les autres ;
je suis sûr, cependant, de sa can-
deur à votre égard.

Adieu, ma chere Bell. Brûlez ma
lettre.

J. T E M P L E.





LETTRE CXXVIII.

Miss - Bell Fermor , à Sir John Temple.

A Sillery, ce 18 Avril.

QUoi!...

Est-ce donc ici ce volage ,
Ce perfide chéri , dont le papillonnage...

Et qu'a donc fait Luise , mon cher Temple ? De quel talisman , de quel philtre enchanté s'est-elle servi pour vous captiver ainsi ? Je ne sçais si elle jouira bien paisiblement de sa conquête. Les femmes ne souffriront jamais qu'elle garde à elle seule un homme qu'elles se partageoient avec tant d'empressement. Je comptois moi-même avoir quelques droits sur lui. Faut-il donc aussi que j'y renonce ? En vérité cela est dur.

Je vous dirai pourtant que vous avez beau aimer Lucie, vous ne l'aimez pas encore tant qu'elle le mérite... Une belle femme n'en peut certainement pas dire davantage en faveur d'une autre. Je ne crois, cependant, pas que votre idée sur la franchise, qui peut régner entr'elles, soit exacte. L'envie n'est guère le vice que de celles qui regrettent de n'avoir pas le pouvoir de plaire.

Je ne me place pas dans l'ordre des beautés; je crois n'être que passable, mais je suis trop vaine pour avoir de l'envie. Les belles femmes n'en sont pas toutes exemptes. Je le sçais. La rivalité excite en elles cette passion basse; elles devroient faire comme moi.

A vous dire le vrai, je crois que les femmes qui n'en sont point tourmentées sont, seulement, celles qui,

sans être des beautés parfaites, sont douées de ce *je ne sçais quoi*, de ces graces sans nom qui leur donnent le pouvoir de plaire sans beauté. Leur miroir les avertit, sans cesse, qu'elles n'ont pas le droit de recevoir tous les hommages qu'on leur rend, & contentes de ces hommages inattendus, elles n'envient rien aux autres.

Les belles femmes, au contraire, aspirent à un empire universel, & font la guerre à toutes celles qui osent le leur contester. Les accès de leur jalousie m'amusement; & je ne les imite point. C'est, peut-être, parce que je suis plus agréable que belle: c'est, peut-être, que ce *je ne sçais quoi*, dont je vous parlois, me fait faire plus de conquêtes qu'à elles & qu'il me suffit. Je le préfère à la beauté depuis que Montesquieu lui

a donné lui-même la préférence.
» Il y a quelquefois, dit-il, dans les
» personnes ou dans les choses un
» charme invisible, une grace na-
» turelle qu'on n'a pû définir &
» qu'on a été forcé d'appeller *je ne*
» *sçais quoi*. Il me semble que c'est
» un effet principalement fondé sur
» la surprise. Nous sommes touchés
» de ce qu'une personne nous plaît
» plus qu'elle ne nous a paru d'abord
» devoir nous plaire; & nous som-
» mes agréablement surpris de ce
» qu'elle a sçu vaincre des défauts
» que nos yeux nous montrent &
» que le cœur ne croit plus. Voilà
» pourquoi les femmes laides ont
» très-souvent des graces, & qu'il
» est rare que les belles en aient;
» car une belle personne fait ordi-
» nairement le contraire de ce que
» nous avons attendu; elle parvient

» à nous paroître moins aimable.
» Après nous avoir surpris 'en bien,
» elle nous surprend en mal : mais
» l'impression du bien est ancienne,
» celle du mal nouvelle. Aussi les bel-
» les personnes font elles rarement les
» grandes passions presque toujours
» réservées à celles qui ont des gra-
» ces ; c'est-à dire , des agrémens que
» nous n'attendions point & que
» nous n'avions pas sujet d'attendre.
» Les grandes parures ont rarement
» de la grace , & souvent l'habille-
» ment des Bergeres en a. Nous ad-
» mirons la majesté des draperies de
» Paul Véronèse ; mais nous sommes
» touchés de la simplicité de Ra-
» phaël , & de la pureté du Corrège.
» Paul Véronèse promet beaucoup
» & paye ce qu'il promet ; Raphaël
» & le Corrège promettent peu &
» payent beaucoup , & cela nous
» plaît davantage.

» Les graces se trouvent ordinai-
 » rement plus dans l'esprit que dans
 » le visage ; car un beau visage pa-
 » roît d'abord & ne cache presque
 » rien : mais l'esprit ne se montre
 » que peu à peu , que quand il veut,
 » & autant qu'il veut. Il peut se cacher
 » pour paroître & donner cette espé-
 » ce de surprise qui fait les graces.

» Les graces se trouvent moins
 » dans les traits du visage que dans
 » les manieres ; car les manieres nais-
 » sent à chaque instant , & peuvent
 » à tous les momens créer des sur-
 » prises. En un mot , une femme ne
 » peut guère être belle que d'une fa-
 » çon , mais elle est jolie de cent
 » mille (a).

(a) Ceci est transcrit de M. de Montef-
 quieu même. On a vû précédemment un
 passage de Saint Evremont , & un autre
 de Madame de Maintenon : il ne faut point
 s'étonner s'ils sont différens des originaux.

Quelle charmante Doctrine ! Que ce Montesquieu est divin ! Comme il passe des sujets les plus profonds aux plus agréables ! Je l'adore. Il donne à chaque femme le hazard de plaire ; il me place au-dessus de milles autres femmes qui sont plus belles que moi , il me donne un empire plus sûr , il me promet que j'inspirerai plus de passion qu'elles. Lisez ses préceptes à toutes les jeunes personnes de votre connoissances. Il n'y a , peut-être , pas une douzaine de femmes dans le monde qui ne se croient pas belles : mais il n'y en a pas une qui ne se pique d'être agréable , de posséder ce charme indéfinissable , ce *je ne sais quoi*, dont on parle tant & que l'on pré-

Je ne les avois pas sous la main, & je les ai rendus sur la traduction que l'Auteur en avoit faite en Anglois.

frère à la beauté. Elles vous combleront de remerciemens... Elles couvriront de fleurs le buste de l'Auteur qui leur donne tant d'avantages..

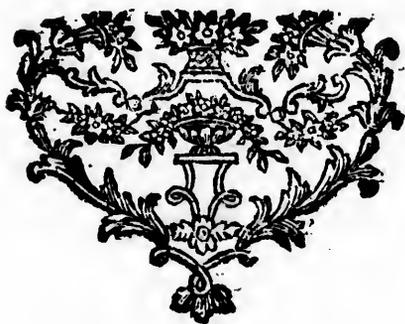
Que n'en ai-je ici pour orner son front! Cela me fait regretter votre climat sombre & nébuleux... Vous jouissez, au moins, à présent, des agréables productions du printems... Nous ne voyons encore qu'une plaine immense de neige.

C'est tout ce que je reproche au Canada. L'été y est charmant; l'hiver, malgré sa rigueur, y est agréable. Mais, hélas! le printems, le gai printems y est inconnu. Nous passons, sans intervalle, de la saison des glaces aux plus grandes chaleurs. Nous perdons la charmante saison des amours.

Ils ne nous oublient, cependant, pas. Voilà une lettre de mon Idole..

122 HISTOIRE
ou plutôt de mon éher Idolâtre..
Voyons. Que marque-t-il?... Adieu,
adieu. Cela vaut bien la peine de
lui faire réponse sur le champ.

BELL FERMOR.





LETTRE CXXIX.

*Miss Bell Fermor au Capitaine
Fitzgerald.*

FORT bien ! Je vous le permets ; vous pouvez venir. Aussi-bien vais-je être seule ; mon pere va à Québec, & j'aurai besoin de quelque amusement. Il y a quelque chose d'assez plaissant dans votre cher galithias. Vous avez raison. Cela fournira de quoi jaser aux Dames de Québec. Un tête-à-tête avec un grand Irlandois n'échappera pas à leur pénétration. Venez, & venez vite.

BELL FERMOR.

Fin de la troisieme Partie.

